

DOSSIER DE TEXTES

<i>Document 1</i> : S'habiller ou se vêtir	87
<i>Document 2</i> : La Caliga, chaussure des soldats	88
<i>Document 3</i> : Comment tout a commencé ?	89
<i>Document 4</i> : L'habit des enfants	93
<i>Document 5</i> : L'habit à l'Education nationale	97
<i>Document 6</i> : Les fils de McDo	101
<i>Document 7</i> : Expression personnelle !	105
<i>Document 8</i> : Pourquoi nous habillons-nous ?	106
<i>Document 9</i> : L'enjeu du collectif	109
<i>Document 10</i> : Les dépenses d'habillement	113
<i>Document 11</i> : La garde-robe des économistes	116
<i>Document 12</i> : Tradition / Transgression	118
<i>Document 13</i> : Comment se crée une mode ?	119
<i>Document 14</i> : Loi de Poiret et prophétie autoréalisatrice	122
<i>Document 15</i> : Enduö	123
<i>Document 16</i> : Fringues, vêtements, parures	124
<i>Document 17</i> : Du vêtement en général	131

*Les propos des extraits d'articles et d'ouvrages rassemblés
dans ce dossier n'engagent que leurs auteurs.
La mise en page de ces extraits n'est pas celle des originaux.*

DOCUMENT 1

S'HABILLER OU SE VÊTIR ?**Japan mania**

Martine VALO, *Le Monde magazine*, 17/10/2009

La jeune fille à l'ombrelle conquérante marche d'un bon pas sur le boulevard ensoleillé. Elle porte des anglaises noires, une microrobe rose bonbon sous un tablier de soubrette à dentelles et d'imposantes bottes à semelles si épaisses que son compagnon a l'air d'avancer en contrebass.

Lui s'est glissé dans une combinaison de style indéterminé, mi-astronaute, mi-sac poubelle. Deux échelas tout orange — cheveux de laine et oreilles pointues — les rejoignent.

Le doute n'est plus permis. C'est bien dans cette direction que se tient Epitanime, une manifestation sise dans les locaux d'Epita, une école d'ingénieurs en informatique au Kremlin-Bicêtre, à deux pas du périphérique parisien. Les initiés la qualifient de convention de fans d'animation japonaise.

En réalité, il s'agit d'un monde parallèle dont les néophytes ont certes commencé à soupçonner l'existence, mais que la plupart des plus de 35 ans sous et mésestime. (...)

Le cœur de Paris n'y échappe pas. Place des Victoires, une boutique de mode au logo Hello Kitty s'est installée en face de Kenzo. Le grand magasin japonais Uniqlo vient d'ouvrir début octobre quelques rues plus loin.

Le gel pour les cheveux (Manga Head de Fructis), le maquillage, les effigies sur les pyjamas et les tee-shirts des victimes de la mode, de 4 à 30 ans, tout indique que les professionnels du marketing ont senti le vent tourner vers l'Est extrême. Futon, karaoké, origami et aikido, des Pokémon aux sushis, l'heure est à la Japan mania. Epitanime en fournit un petit aperçu.

Dans une première grande salle, un public presque exclusivement masculin est rivé à une batterie de consoles de jeux vidéo, le visage fermé en ce dimanche matin.

Allez savoir depuis combien de temps ils s'escriment ?

« Celui qui est déguisé en lapin joue avec un vieux jeu d'arcade, comme dans les cafés autrefois » précise une des organisatrices sur le ton de la conférencière de musée...

Pas de vacances pour les tendances

Catherine Maliszewski, *Le Monde 2*, 9/8/2009

Albane Cleret a deux valises. « Une pour Saint-Trop, l'autre pour Saint-Barth », commente la sémillante directrice de l'agence Albane Communication qui préside notamment aux soirées « hype » du Jimmy'z, le club branché du Festival de Cannes. Deux bagages ? « On ne s'habille pas pareil selon la destination », rétorque-t-elle sur le ton de l'évidence. Son vestiaire Saint-Tropez : robes tuniques et robes de plage « qui descendent jusqu'aux chevilles » ; grands foulards à nouer sur la tête « façon pirate » ; Ray-Ban Pilote sur le nez « ou lunettes grands carreaux à fines branches Vuitton et Fendi » ; et cabas Goyard - la marque de sacs ultra luxe du moment.

Pour Saint-Barth, les tenues de plage sont griffées Missoni et Fendi. Il y a des robes du soir Miu Miu, Chloé et Rykiel. Les talons sont de sortie, signés Frisoni, Louboutin, Zanotti. Le sac est « absolument » une grande pochette Dior, H&M ou un modèle vintage. (...)

La dingue de mode, elle, ne trouve son bonheur qu'en avant-première. Et notamment à Ibiza, plaque tournante de la branchitude. Ici, tous les mondes se retrou-

vent, les DJ, les créateurs, les patrons d'entreprise, David et Cathy Guetta, Zidane, James Blunt, Alexander McQueen, Stefano Pilati, Bill Gates... (...)

D'autres destinations ont aussi leurs codes. Ainsi Saint-Tropez dénote. Là-bas les Russes taille mannequin partent pour la plage en micro-robe pailletée signée Balmain, le tout sur douze centimètres de talon et le célèbre Birkin d'Hermès en main. Les Françaises « midinettes » posent en robes à smocks girly ou version Angelina Jolie, saupoudrées de strass. (...). A Capri, on reçoit en robe d'hôtesse griffée Pucci. En Provence, on arbore le chapeau panama. En Toscane, on sort son Goyard... Le dernier cri ? « Suivre le courant régionaliste qui revisite le patrimoine local », répond Vincent Grégoire, chasseur de tendances à l'agence Nelly Rodi Mémo : au Pays basque, acheter le tee-shirt 64 (des Pyrénées-Atlantiques) ; en Bretagne, afficher son caleçon surfwear Kanabeach ; à Marrakech, dégoter des fines sandales en cuir...

DOCUMENT 2

LA CALIGA, CHAUSSURE DES SOLDATS

Wikipédia, 2010



Une sandale romaine typique (*calceus* ou *calceolus* pour les femmes) se compose d'une semelle de cuir et d'un long lacet qui s'enroule vers le haut de la jambe du porteur. Elle laisse toujours une partie du pied exposée. La plupart des modèles de chaussures romaines proviennent de la Grèce. On suppose que celles des femmes se reconnaissent par la finesse et la légèreté de leur cuir. Les Romains ont inventé les chaussettes pour leurs soldats, qui devaient combattre au nord.

DOCUMENT 3

COMMENT TOUT A COMMENCÉ ?

James Laver

Histoire de la mode et du costume - Thames et Hudson, 2003.

L'histoire du costume s'est, globalement, développée selon deux axes bien distincts définissant deux grands modes vestimentaires. Pour l'œil moderne, la différenciation la plus évidente se situe entre habits masculins et féminins, bref, entre pantalons et jupes. Mais il n'est pas vrai que celles-ci aient toujours été réservées au sexe faible. Les Grecs et les Romains de l'Antiquité portaient des tuniques, c'est-à-dire des robes. Les peuples montagnards, comme les Ecossais et les Grecs modernes, sont longtemps restés des adeptes des jupes. Quant aux femmes du Moyen ou de l'Extrême-Orient, elles s'habillaient de culottes, et nombreuses sont celles qui continuent à le faire. La différenciation selon le sexe ne résiste pas à l'observation.

On peut, en revanche, opposer les vêtements drapés aux vêtements cousus, la plupart de nos habits modernes se rangeant dans cette dernière catégorie, ceux des Grecs anciens, par exemple, dans la première. De ce point de vue, l'histoire du costume révèle, évidemment, bien des variantes et des étapes intermédiaires. Une autre différence, peut-être plus éclairante encore, est celle qu'établissent les anthropologues entre vêtements « tropicaux » et « septentrionaux ».

Les grandes civilisations de l'Antiquité naquirent dans les vallées fertiles de l'Euphrate, du Nil et de l'Indus, régions chaudes où la principale fonction du vêtement n'était vraisemblablement pas de protéger contre le froid. On n'a pas été en peine de trouver maintes explications au fait que l'homme ait éprouvé le besoin de se vêtir, depuis les plus naïves (la pudeur, par exemple, suggérée par la Genèse), jusqu'aux plus sophistiquées (apparat, protection contre les pratiques magiques). L'analyse de la fonction vestimentaire est, en fait, un sujet très complexe que nous n'aborderons pas ici ; nous nous bornerons à établir, en quelque sorte, une morphologie du costume en nous attachant aux problèmes de formes, de coupes et de tissus.

Il ne faudrait pas imaginer que les civilisations égyptiennes et mésopotamiennes marquent l'origine absolue de notre histoire. L'étude des peintures murales des cavernes nous a récemment donné des informations sur des peuplades primitives et, grâce aux géologues, nous savons qu'une grande partie de l'Europe connut plusieurs glaciations. Déjà à la fin de l'époque paléolithique (c'est-à-dire l'âge de la pierre taillée), les hommes vivaient à proximité des grands glaciers qui recouvraient la majorité du continent. En admettant que certains détails du costume aient été

déterminés par des facteurs psychologiques et sociaux, on peut donc affirmer que la principale fonction du vêtement fut bien de protéger le corps du froid, la providence ayant omis d'octroyer à l'*Homo sapiens* un manteau de fourrure naturelle.

L'homme des cavernes comprit vite que son intérêt était de chasser les animaux (mieux lotis que lui pour lutter contre les rigueurs du climat) non seulement pour leur chair, mais également pour leurs peaux dont il se couvrit. Or, cette solution n'était pas, d'emblée, parfaite. Les peaux de bête, qu'il enroulait autour de ses épaules, entravaient ses mouvements sans protéger toutes les parties de son corps. Il conçut donc l'idée de les adapter et de les façonner à ses propres exigences bien qu'il ne disposât pas, pour ce faire, de techniques adéquates (au début du moins).

L'autre problème était que les peaux durcissent en séchant ; il fallait donc trouver le moyen de les assouplir. La méthode la plus primitive consiste à les mastiquer longuement. Les esquimaudes passent encore aujourd'hui beaucoup de temps à mâcher les peaux que les hommes rapportent de la chasse. On peut aussi les mouiller puis les battre avec un maillet après avoir raclé tous les résidus de chair. Aucun des deux procédés n'est véritablement satisfaisant car, si les peaux prennent l'eau, il faut tout recommencer.

Les techniques de préparation progressèrent rapidement lorsque l'on s'aperçut que, frottées avec de l'huile ou de la graisse, les peaux restaient souples, du moins tant que la matière grasse n'avait pas complètement séché. L'étape suivante fut la découverte du tannage ; on ne peut que s'émerveiller à l'idée que les principes de base de ce procédé, toujours utilisé aujourd'hui, remontent à la nuit des temps. L'écorce de certains arbres - le chêne et le saule, en particulier - contient de l'acide tannique (ou tanin) que l'on extrait en la trempant dans l'eau. On immerge ensuite, très longtemps, les peaux dans cette solution. Quand on les sort, elles ont acquis une souplesse et une imperméabilité permanentes.

Ainsi préparées, il ne restait plus qu'à les couper, et c'est là que se situe l'un des progrès de l'humanité dont l'importance est comparable à la découverte de la roue ou du feu : l'invention de l'aiguille. On a retrouvé dans les cavernes paléolithiques, où elles étaient enfouies depuis quatre mille ans, des aiguilles en ivoire de mammoth, en os de renne et en défense de morse. Certaines sont très fines et d'une facture étonnamment délicate. On put, dès lors, pour s'en vêtir, réunir des pièces de peau en les cousant. Ces premiers vêtements devaient ressembler assez exactement à ceux que portent encore aujourd'hui les Esquimaux.

Les peuples vivant sous des climats plus tempérés découvraient, eux, les fibres animales ou végétales. Le feutre fut, probablement, une de nos premières étoffes. Pour l'obtenir, les ancêtres des Mongols recueillaient laine ou poils, les mouillaient et les déposaient en couche sur une natte qui était ensuite roulée, très serré, puis battue. Agglutinés, les brins de laine, ou les poils, forment le feutre, matière chaude, souple, résistante, que l'on peut couper puis coudre pour en faire vêtements, tapis ou tentes.

On utilisa aussi l'écorce de certains arbres, tels le mûrier et le figuier. On commençait par la tremper dans l'eau, puis, sur une pierre plate, on en déposait trois couches (celle du milieu étant placée perpendiculairement aux deux autres) que l'on battait avec un maillet jusqu'à ce qu'elles forment une masse compacte. Le « tissu » d'écorce était ensuite huilé et peigné pour augmenter sa résistance. Ce

procédé, similaire à celui de la fabrication du papyrus chez les anciens Egyptiens, est à mi-chemin du feutrage et du tissage. L'écorce étant difficile à couper et à coudre, on se contentait de la tailler en un grand rectangle que l'on drapait autour de soi.

On peut également tisser les fibres d'écorce (ce que faisaient certaines tribus de Peaux-Rouges) mais les résultats sont moins satisfaisants qu'avec d'autres fibres végétales, tels le lin, le chanvre ou le coton. Or, les peuples nomades ne pouvaient cultiver ces plantes. En revanche, ils élevaient des moutons et il semble que la laine ait été utilisée dès l'âge néolithique. Dans le Nouveau Monde, on se servait des poils d'animaux comme le lama, l'alpaga et la vigogne.

Le tissage pratiqué à grande échelle exige un mode de vie sédentaire car les métiers à tisser, lourds et encombrants, sont difficilement transportables. Il se développa donc, principalement, dans les petites communautés entourées de prés où paissaient les moutons. Les méthodes de tonte différaient peu de celles employées aujourd'hui. La laine était filée puis tissée sur le métier. La pratique du tissage, fût-elle restreinte, ouvrit la voie à toute l'histoire du costume, telle que nous la connaissons.

Le vêtement le plus simple qu'on puisse concevoir est une pièce de tissu rectangulaire enroulée autour de la taille à la manière d'un sarong, forme primitive de la jupe. Plus tard, on ajouta un autre carré d'étoffe autour des épaules que l'on fixa avec une fibule. Ce fut là le costume des Egyptiens, des Assyriens, des Grecs et des Romains. En fait, les vêtements drapés devinrent, pour les Anciens, l'emblème de la civilisation alors que les vêtements cousus leur semblaient barbares ; les Romains allaient jusqu'à infliger la mort à ceux qui les adoptaient.

Pour fabriquer les grandes pièces d'étoffe nécessaires à l'art du drapé, il fallait que les techniques de tissage se fussent considérablement améliorées. Le passage des peaux de bêtes au tissu ne fut pas aussi net que l'on pourrait le supposer. Les statuettes et les bas-reliefs des civilisations sumériennes (III^e millénaire av. J.-C.) représentent des personnages vêtus de jupes qui semblent faites de plusieurs houppes de laine superposées comme des volants. Ces houppes, que l'on retrouve sur presque tous les vêtements des Assyriens et des Babyloniens des deux sexes, persistent sous forme de franges sur les ourlets.

Les spécialistes ont fait remarquer que les châles frangés (c'est là en effet le nom qui semble le mieux convenir) composant, par exemple, le costume d'Assurbanipal, sont enroulés autour du corps de manière beaucoup plus serrée qu'ils ne pouvaient l'être dans la réalité. Il semble que ce soit donc une convention artistique du sculpteur qui, pour styliser le vêtement, en a éliminé tous les plis.

Bientôt, les Assyriens se vêtirent d'une tunique pourvue de manches, abandonnant le châle frangé aux femmes et aux hauts dignitaires. Tout comme l'adoption des bottes, cette évolution s'explique sans doute par l'influence des tribus montagnardes voisines. En effet, manches et bottes n'étaient pas d'une grande nécessité dans les climats chauds des vallées du Tigre et de l'Euphrate.

Les femmes sont rarement représentées sur les bas-reliefs de Ninive qui se révèlent, en revanche, très instructifs pour l'histoire du costume masculin. On possède néanmoins certaines statues de déesses vêtues de longues robes à volants. Il est intéressant de noter qu'une loi assyrienne, de 1200 av. J.-C., obligeait les femmes mariées à porter le voile en public, premier témoignage d'une coutume

toujours en vigueur dans ces pays. Hommes et femmes avaient les cheveux longs. Barbes et chevelures étaient bouclées et parfois tressées de fils d'or. Les hommes portaient de hautes coiffures coniques, le casque à cimier étant, bien sûr, réservé aux guerriers. Les cuirasses, d'abord en cuir, furent renforcées, pour l'infanterie et la cavalerie, de plaques de métal.

Les Perses envahirent l'empire babylonien au ^{vi}e siècle av. J.-C. Venus des montagnes du Turkestan, ils étaient vêtus plus chaudement mais ils abandonnèrent vite leur ancien costume pour les tuniques et manteaux à franges du peuple conquis. Outre la laine et le lin, ils utilisèrent bientôt la soie, rapportée de Chine par les caravanes. Ils gardèrent leur coiffure caractéristique, baptisée par les Grecs bonnet « phrygien », et adoptée, deux mille ans plus tard, par les révolutionnaires français sous le nom de « bonnet rouge de la Liberté ». Ils restèrent également fidèles à leurs bottes en cuir souple, à la pointe légèrement retroussée. L'innovation la plus importante fut le pantalon qui devint, par la suite, le vêtement perse typique, également porté par les femmes.

Bien que la vallée du Nil ne fût pas plus chaude que celle de l'Euphrate, les Egyptiens étaient vêtus plus légèrement que les Assyriens et les Babyloniens. En réalité, les hommes de condition inférieure et les esclaves allaient et venaient presque nus. Le port du vêtement attestait un rang social élevé.

Le costume des anciens Egyptiens nous est bien connu grâce aux statues et fresques préservées. Nous possédons sur l'Égypte beaucoup plus de documents que pour tout autre peuple de la haute Antiquité et l'on est d'abord frappé par l'étonnante stabilité de cette civilisation. Sur plus de trois mille ans d'existence, elle ne connut que des changements minimes. Cela vaut, dans l'ensemble, pour le costume.

Pendant ce qu'on a appelé le Moyen Empire (jusqu'à environ 1500 av. J.-C.), l'habit caractéristique était le *shenti*, pagne drapé autour des reins et maintenu par une ceinture. Pour les rois et hauts dignitaires, il est plissé, empesé et parfois brodé. Peu après l'établissement du Nouvel Empire (1500-332 av. J.-C.), les pharaons adoptèrent une longue tunique à franges appelée *kalasyris*. Transparente, elle laisse apparaître le *shenti* en dessous. Sorte de jupe taillée dans une pièce de tissu rectangulaire et retenue par des bretelles, elle moule le corps des femmes jusque sous les seins. L'aspect gainé à l'extrême de la *kalasyris* égyptienne, telle qu'elle apparaît dans la statuaire ou la peinture, relève sans doute plus d'une convention artistique que de la réalité historique. Un voile transparent couvre parfois les épaules et la gorge, souvent agrémenté d'une sorte de large colerette d'or ornée de bijoux.

A la différence des autres peuples, les Egyptiens utilisaient très peu la laine, jugeant impures les fibres animales. Après la conquête d'Alexandre, ils se mirent à l'employer pour les habits courants, mais la laine restait interdite aux prêtres et on ne s'en servait jamais pour la toilette des défunts qu'on habillait de lin.

Très exigeants en matière d'hygiène, les Egyptiens appréciaient beaucoup le lin parce qu'il est lavable. C'est aussi par souci de propreté que les hommes se rasaient la tête. Ils portaient une coiffure, faite de bandelettes d'étoffe, ceignant les tempes et recouvrant les oreilles. Pour les grandes occasions, la perruque (en cheveux naturels, en lin ou en fibres de palmier) était de rigueur. On en a retrouvé dans les tombes les plus anciennes.

Les jeunes princesses représentées sur les fresques ont également le crâne rasé, mais les femmes mûres gardaient leur chevelure, frisée ou ondulée. Le chapeau n'existait pas. Ce que l'on voit sur la tête des pharaons est la double couronne, symbolisant la réunion des deux royaumes du Nord et du Sud, l'une en forme d'anneau, l'autre de casque conique. Le casque, en métal, est l'apanage des guerriers. Après la conquête hellénique, le costume des Egyptiens se modifia graduellement mais, leur conservatisme aidant, ils restèrent fidèles à leurs anciennes modes pour toutes les cérémonies officielles et religieuses.

Avant d'en venir à l'habit grec classique, il faut s'arrêter un moment sur le costume de la Crète archaïque. La légendaire civilisation minoenne (qui s'effondra vers 1400 av. J.-C.) resta une hypothèse non prouvée jusqu'à ce que les fouilles d'Arthur Evans, au début de ce siècle, en confirmèrent l'existence. Vêtements et objets témoignent d'une extrême élaboration.

La Crète commença à être habitée vers le VI^e millénaire av. J.-C., mais ce n'est qu'au début du III^e millénaire qu'une vague d'immigrants, venus des Cyclades et inventeurs d'un nouveau mode de navigation, établirent des liaisons commerciales avec l'Égypte et l'Asie Mineure. Bien sûr, la Crète ressentit l'influence de ces dernières, mais dès l'an 2000 av. J.-C., elle sut se doter d'un style propre tout à fait original.

Du point de vue du costume, la période la plus intéressante se situe entre 1750 et 1400 av. J.-C., époque où fut construit le palais de Cnossos. Les fouilles ont mis au jour d'innombrables documents, fresques, vases peints et statuettes. Celles-ci sont, pour nous, les plus précieuses car les vases sont rares (par rapport à ce que nous a légué la Grèce de la période classique) et les fresques, très détériorées, n'ont pas toujours été bien restaurées et prêtent à maintes erreurs d'interprétation. En revanche, avec les figurines d'argile nous ne risquons pas de nous tromper. Elles révèlent un étonnant degré de luxe et de raffinement.

En un sens, ce sont des vêtements « primitifs » puisque l'habit masculin se compose essentiellement d'un pagne, beaucoup plus varié cependant que le shenti égyptien. Il est en lin, en laine ou en cuir ; le torse est nu. Les femmes portent un corsage court et lacé, dévoilant les seins, et des jupes à volants, serrées à la taille, de forme cloche, qui descendent jusqu'à la cheville. Les superpositions de tissus et la taille de guêpe font penser à la silhouette caractéristique des Européennes à la fin du XIX^e siècle. L'effet est tellement chic qu'un des personnages dépeints sur une de ces fresques a été baptisé la « Parisienne ».

DOCUMENT 4

L'HABIT DES ENFANTS

Philippe Aries

L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime – Seuil, 1973

L'indifférence marquée jusqu'au XIII^e siècle — quand il ne s'agissait pas de l'enfant Notre Dame — aux caractères propres de l'enfance n'apparaît pas seulement dans le monde des images le costume prouve combien, dans la réalité des mœurs,

l'enfance était alors peu particularisée. Dès que l'enfant quittait le maillot, c'est-à-dire la bande de toile qu'on enroulait serrée autour de son corps, il était habillé comme les autres hommes et femmes de sa condition. Nous avons peine à imaginer cette confusion, nous qui avons porté si longtemps les culottes courtes, insigne bientôt honteux d'une enfance retardée. Dans ma génération, on quittait les culottes courtes à la fin de la seconde, à la suite d'ailleurs d'une pression sur des parents récalcitrants : on me prêchait la patience en me citant le cas d'un oncle général qui s'était présenté à Polytechnique en culotte courte ! Aujourd'hui, l'adolescence a gagné aussi bien en amont qu'en aval, et le costume sport, adopté à la fois par les adolescents et les enfants, tend à remplacer les signes vestimentaires qui furent ceux de l'enfance au ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e. Quoi qu'il en soit, si l'époque 1900-1920 prolongeait encore très tard chez le jeune adolescent les particularités d'un costume réservé à l'enfance, le Moyen Age habillait indifféremment toutes les classes d'âge, soucieux seulement de maintenir visibles par le costume les degrés de la hiérarchie sociale. Rien, dans ce costume, ne séparait l'enfant de l'adulte. On ne peut imaginer attitudes plus différentes à l'égard de l'enfance.

Au ^{xvii}^e siècle cependant, l'enfant, tout au moins l'enfant de qualité, noble ou bourgeois, n'est plus habillé comme les grandes personnes. Voilà le fait essentiel, il a désormais un costume réservé à son âge, qui le met à part des adultes. Cela apparaît au premier regard jeté sur les nombreuses représentations d'enfants du début du ^{xvii}^e siècle. (...)

Ces coutumes qui distinguent ainsi l'habit des enfants de celui des adultes révèlent le souci nouveau, inconnu du Moyen Age, de mettre à part les enfants, de les séparer par une manière d'uniforme. Mais quelle est l'origine de cet uniforme d'enfance ?

La robe des enfants n'est autre chose que l'habit long du Moyen Age, des ^{xii}^e, ^{xiii}^e siècles, avant la révolution qui lui substitua chez les hommes l'habit court, les chausses apparentes, ancêtres de notre costume masculin actuel. Jusqu'au ^{xiv}^e siècle, tout le monde portait la robe ou cotte, celle des hommes n'était pas la même que celle des femmes, elle était souvent une tunique plus courte, ou bien s'ouvrait sur le devant ; chez les paysans des calendriers du ^{xiii}^e siècle, elle s'arrête au genou. Chez les grands personnages vénérables, elle descend jusqu'aux pieds. Il y eut, en somme, une longue période, où les hommes portèrent le costume ajusté long, qui s'opposait au costume drapé traditionnel des Grecs ou des Romains : il continue les usages des barbares gaulois ou orientaux qui se sont introduits dans les modes romaines pendant les premiers siècles de notre ère. Il fut uniformément adopté à l'Est comme à l'Ouest, et le costume turc en dérive également.

A partir du ^{xiv}^e siècle, chez l'homme, l'habit court, et même collant, se substitue à la robe, au désespoir des moralistes et des sermonnaires qui dénoncent l'indécence de ces modes, signes de l'immoralité du temps ! En fait les personnes respectables ont continué à porter la robe : respectables par leur âge (les vieillards jusqu'au début du ^{xvii}^e siècle, sont représentés en robe), par leur condition : magistrats, hommes d'Etat, hommes d'Eglise. Certains n'ont pas cessé de porter l'habit long, et le portent encore aujourd'hui, au moins à l'occasion, les avocats, les magistrats, les professeurs, les ecclésiastiques. Les ecclésiastiques ont failli d'ailleurs l'abandonner, car, quand l'habit court s'est définitivement imposé à l'usage, quand au ^{xvii}^e siècle on eut oublié tout à fait le scandale de son origine, la soutane de l'ecclésiastique devint trop liée à la fonction pour être de bon ton. Un prêtre quittait

la soutane pour se présenter dans le monde, ou même devant son évêque, comme l'officier quittait le costume militaire, pour paraître à la cour.

Les enfants aussi ont conservé l'habit long, au moins ceux de bonne condition. Une miniature des Miracles de Notre-Dame du ^{xv}^e siècle représente une famille réunie autour du lit de l'accouchée ; le père est en habit court, chausses et pourpoint, mais les trois enfants sont en robe longue. Dans la même série, l'enfant qui donne à manger à l'enfant Jésus a une robe fendue sur le côté.

Les rubans plats dans le dos qui distinguent également les enfants, garçon ou filles, au ^{xvii}^e siècle, ont la même origine que la robe. Les manteaux et robes au ^{xvi}^e siècle comportaient souvent des manches qu'on pouvait à volonté enfiler ou laisser pendre. Sur la gravure de Leclerc « à la fossette » on peut voir quelques-unes de ces manches attachées seulement par quelques points. Les élégants et surtout les élégantes ont aimé l'effet de ces manches pendantes ; celles-ci qu'on n'enfilait plus sont devenues des ornements sans utilité, aussi se sont-elles atrophiées comme des organes qui ont cessé de fonctionner, elles ont perdu le creux à l'intérieur par où on passait le bras et, aplaties, paraissent semblables à deux larges rubans attachés derrière les épaules : les rubans des enfants du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle sont les derniers restes des fausses manches du ^{xvi}^e siècle. On les retrouve d'ailleurs, ces manches atrophiées, dans d'autres habits, populaires ou au contraire de cérémonie : le manteau paysan que les frères Ignorantins ont pris pour costume religieux au début du ^{xviii}^e siècle, les premiers habits proprement militaires, comme ceux des mousquetaires, la livrée des valets, et enfin l'habit de page, c'est-à-dire l'habit de cérémonie des enfants et jeunes garçons de qualité, confiés à des familles où ils rendaient certains services domestiques. Ces pages du temps de Louis ^{xiii} portaient des chausses bouffantes du ^{xvi}^e siècle, et les fausses manches pendantes. Ce costume de page tendait à devenir l'habit de cérémonie qu'on revêtait en signe d'honneur et de respect : sur une gravure de Lepautre, des garçons en costume archaïsant de page servent la messe. Mais ces costumes de cérémonie sont plutôt rares tandis que le ruban plat se retrouve sur toutes les épaules des enfants, garçons ou filles, dans les familles de qualité, nobles ou bourgeoises.

Ainsi, pour distinguer l'enfant qui s'habillait auparavant comme les adultes, on a conservé à son usage, et à son usage exclusif, des traits des costumes anciens que les grandes personnes avaient abandonnés, parfois depuis longtemps. C'est le cas de la robe, ou habit long, des fausses manches. C'est aussi le cas du béguin des petits enfants au maillot : le béguin était encore au ^{xiii}^e siècle la coiffe de tous les hommes, qui renaient leurs cheveux au travail, comme on peut le voir sur les calendriers de Notre-Dame d'Amiens, etc.

Le premier costume des enfants a été le costume que tout le monde portait environ un siècle auparavant, et qu'ils étaient désormais les seuls à porter. On ne pouvait pas évidemment inventer de toutes pièces un habit pour eux ; on éprouvait cependant le besoin de les séparer par le costume, d'une manière visible. On choisit alors pour eux le costume dont on conservait la tradition dans certaines conditions et qu'on ne portait plus. L'adoption d'un costume particulier à l'enfance qui devint général dans les hautes classes à partir de la fin du ^{xvi}^e siècle, marque une date très importante dans la formation du sentiment de l'enfance, ce sentiment qui constitue les enfants en une société séparée de celle des adultes (d'une manière très différente des coutumes initiatiques). Il faut penser à l'importance du costume dans l'ancienne France. Il représentait souvent un capital élevé. On dépensait beaucoup pour

s'habiller, et on prenait la peine de dresser après décès l'inventaire des garde-robes, comme on le ferait aujourd'hui seulement des manteaux de fourrures ; elles coûtaient très cher, et on s'efforçait de freiner par des lois somptuaires le luxe du vêtement, qui ruinait les uns et permettait à d'autres de tromper sur leur état et leur naissance. Plus que dans nos sociétés contemporaines, où c'est encore le cas cependant pour les femmes, dont la parure est le signe apparent et nécessaire de la prospérité du ménage, de l'importance d'une position sociale, le costume représentait avec rigueur la place de celui qui le portait dans une hiérarchie complexe et indiscutée ; on portait le costume de sa condition : les manuels de civilité insistent beaucoup sur l'indécence qu'il y aurait à s'habiller autrement qu'on le doit selon son âge ou sa naissance. Chaque nuance sociale se traduisait par un signe vestimentaire. A la fin du ^{xvi}^e siècle, l'usage a voulu que l'enfance, désormais reconnue, ait, elle aussi, son costume particulier.

A l'origine du costume de l'enfance, on relève un archaïsme : la survivance de l'habit long. Cette tendance à l'archaïsme a subsisté : à la fin du ^{xviii}^e siècle, à l'époque Louis XVI, les petits garçons sont habillés avec des cols Louis XIII ou Renaissance. Les jeunes chez Lancret, Boucher, sont souvent représentés déguisés à la mode du siècle précédent.

Mais deux autres tendances vont, à partir du ^{xvii}^e siècle, orienter l'évolution du costume. La première accentue l'aspect efféminé du jeune garçon. Nous avons vu plus haut que le garçon « à la bavette » avant « la robe à collet », portait la robe et la jupe des filles. Cet efféminement du petit garçon, remarqué dès le milieu du ^{xvi}^e siècle, fut d'abord chose nouvelle, et à peine indiquée par quelques traits. Par exemple le haut du corps garde chez le garçon les caractères du costume masculin ; mais bientôt on donne au petit garçon le col de dentelles des petites filles, qui est exactement le même que celui des dames. Il devient impossible de distinguer un petit garçon d'une petite fille avant quatre ou cinq ans et cette coutume se fixe d'une manière définitive pour environ deux siècles : les garçons cesseront vers 1770 de porter la robe à collet à partir de quatre-cinq ans. Mais avant cet âge ils seront habillés en petite fille, et il en sera encore ainsi à la fin du ^{xix}^e siècle : cette habitude d'efféminement ne cessera qu'après la guerre de 1914, et son abandon doit être rapproché de celui du corset de la femme : révolution du costume qui traduit le changement des mœurs. Il est encore curieux que le souci de distinguer l'enfant se soit surtout limité aux garçons : les petites filles n'ont été distinguées que par les fausses manches, délaissées au ^{xviii}^e siècle, comme si l'enfance séparait moins les filles que les garçons. L'indication du costume confirme bien les autres témoignages des mœurs : les garçons ont été les premiers enfants spécialisés. Ils ont commencé à fréquenter en masse les collèges dès la fin du ^{xvi}^e siècle et le début du ^{xvii}^e siècle. L'enseignement des filles commence à peine à l'époque de Fénelon, de M^{me} de Maintenon, et ne se développera que tard et lentement. Sans scolarité propre, les filles étaient très tôt confondues avec les femmes comme jadis les garçons avec les hommes, et on ne pensait pas à rendre visible par le costume, une distinction qui commençait d'exister concrètement pour les garçons, mais qui demeurait encore inutile pour les filles.

Pourquoi, afin de distinguer le garçon des hommes, l'assimilait-on aux filles qu'on ne distinguait pas des femmes ? Pourquoi cette coutume si nouvelle, si surprenante dans une société où on entrait tôt dans la vie, dura-t-elle presque jusqu'à nos jours, tout au moins jusqu'au début de ce siècle, malgré les transformations des mœurs, et l'allongement de la durée de l'enfance ? Nous touchons ici au domaine encore inexploré de la conscience que prend une société de son comportement par âge

et par sexe : on ne s'est jusqu'à présent occupé que de sa conscience de classe ! Une autre tendance, née sans doute aussi du goût du déguisement, comme l'archaïsme et l'efféminement, fait adopter par l'enfant de famille bourgeoise des traits du costume populaire ou du costume de travail. Ici l'enfant précédera la mode masculine et portera le pantalon dès le règne de Louis XVI, avant l'ère des sans-culottes. Le costume de l'enfant bien habillé de l'époque Louis XVI est à la fois archaïsant (col Renaissance), populaire (pantalon), et aussi militaire (veste et bouton d'uniforme militaire).

Encore au ^{xvii}e siècle, il n'y avait pas de costume proprement populaire, *a fortiori* pas de costumes régionaux... Les pauvres portaient les costumes qu'on leur donnait ou qu'ils achetaient chez les fripiers. Le vêtement du peuple était un vêtement d'occasion, comme aujourd'hui, la voiture populaire est une voiture d'occasion (la comparaison entre le costume d'hier et l'automobile d'aujourd'hui n'est pas si rhétorique qu'il apparaît. La voiture a hérité du sens social qu'avait le vêtement et qu'il a presque perdu).

DOCUMENT 5

L'HABIT À L'ÉDUCATION NATIONALE

Ginette Francequin

Le vêtement de travail, une deuxième peau – Eres, 2008

« Avant tout, il faudrait ruiner dans l'esprit de nos maires une certaine idée de la discipline, idée fausse qui les égare c'est l'assimilation à quelque degré de la discipline scolaire à la discipline militaire (...). Les prescriptions des règlements scolaires, l'uniformité d'exercices et de mouvements, la loi du silence et de l'immobilité et toutes les autres obligations que nous imposons dans nos écoles, ne viennent pas de la nature des choses ou des principes de la pédagogie, ce ne sont pas des devoirs moraux à proprement parler, mais seulement des nécessités résultant du fait matériel de la réunion d'un grand nombre d'enfants dans un même local, sous un même maître qui doit suffire à tout et à tous. Ce sont autant de gênes et de limites à la liberté, à la spontanéité, à la gaieté de l'enfance, qu'il nous est impossible d'éviter, mais qu'il serait absurde d'ériger en axiomes ou de prendre sérieusement comme points essentiels de discipline. Ils ne constituent pas la discipline, ils en font plutôt l'embarras et la complication. »

Ferdinand Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, 1880,
Article « Discipline ».

Il avait bien raison, Ferdinand Buisson, si le lecteur se fie aux textes sur l'école et regarde les tenues d'avant les lois Jules Ferry. Religion, armée, discipline dominant fortement le modèle que recherche l'école pour tous. Nous allons le voir par quelques exemples.

En effet, si dès 1659 des Ecoles normales existent, ce sont de vrais « séminaires de maîtres », ce qui donne des idées pour enseigner l'art de la pédagogie selon des principes fortement religieux. Puis, à la période révolutionnaire, parmi les utopies

de l'époque, l'école prend un sens militaire pour les élèves de la République. On en trouve la trace dans les écrits quand, en 1794, David a dessiné des uniformes pour les élèves. En effet, la Révolution avait inventé les écoles de Mars, où les enfants, sous le regard des membres de la Convention et en présence d'une foule immense, exécutaient des manœuvres militaires, pour apprendre rapidement à manier les armes. Leur vêtement est alors composé d'une tunique de couleurs variées selon les fournitures de tissu, avec un feston du bas jaune. Leur ceinture giberne est en imitation de peau de tigre ou de léopard. La cravate est le plus souvent de couleur rouge de même que le pantalon collant. Les souliers avec demi-guêtres sont noirs. Les élèves sont coiffés d'un schako de couleur vive non réglementaire avec cordon de couleur. Les fantassins sont armés de fusil à baïonnette et d'un glaive à l'antique suspendu à un baudrier de cuir noir, tandis que les cavaliers sont munis d'une lance et d'un sabre.

Autre école, autre exemple : l'école professionnelle. Le 1^{er} septembre 1795, l'Ecole polytechnique¹ remplace l'Ecole centrale des travaux publics, à partir du 15 fructidor an III. L'admission se fait sur concours en arithmétique, en algèbre, géométrie, système des poids et mesures. Le candidat doit avoir entre 16 et 20 ans, être attaché aux principes républicains et avoir une bonne conduite. Le premier concours se passe avec trois examinateurs dont Gaspard Monge, dans dix-neuf villes de France et deux villes de la Belgique annexée (Anvers et Bruxelles). L'élève porte l'habit de la garde nationale en 1796. Sous le Directoire, l'école menacée survit en enrôlant d'office les élèves dans la garde nationale : « *une militarisation de l'école se met alors en place qui aboutit en 1804 à l'organisation de l'école en quatre bataillons* ».

Parmi d'autres costumes d'école, on peut citer celui des Gad'zarts. L'ENSAM² a un uniforme dont on trouve des images dans divers ouvrages des musées de l'Ecole, car les écoles techniques et professionnelles se développent avec des classes préparatoires aux écoles nationales professionnelles. (...)

Puis en 1833, Guizot impose aux départements de créer une Ecole normale. En 1838, la première Ecole normale de filles voit le jour, deux décennies plus tard ! Pour les filles, l'empreinte religieuse de l'encadrement reste forte.

En 1850, il existe encore des instituteurs ambulants. La coutume veut que le nombre de plumes à leur chapeau indique leurs compétences : une plume la lecture ; deux plumes, la lecture et l'écriture ; et trois plumes, la lecture, l'écriture et le calcul. A cette même époque, le trousseau du collégien du collège Saint-Stanislas de Nîmes est composé d'une tunique bleu marine, à boutons dorés devant et aux manches, de style militaire.

C'est en 1878 que Paul Bert donne un coup de pouce pour que l'école soit un droit pour tous dans les quatre ans à venir. Gratuite, laïque, obligatoire, l'école de Jules Ferry s'organise avec des valeurs de dignité et de simplicité. Le code *Soleil* fait loi pour toutes les questions, y compris la tenue. En 1879³ est stipulé dans ce code : « *La femme de l'instituteur est toujours digne de lui, nous le supposons du moins. Elle a de l'instruction, de l'éducation et surtout de la simplicité en toutes choses et beaucoup de réserve. Elle n'excite ni l'envie ni la jalousie par*

1- L'Ecole polytechnique (esprit militaire après 1804) et le CNAM sont deux idées fortes de l'abbé Grégoire et deux émanations de la République de 1795.

2- Ecole nationale supérieure d'arts et métiers.

3- Cours de pédagogie de l'élève instituteur, Emile Louchet 1877-1879, collection de M. Zenubzton, instituteur à Hexmoug.

sa toilette ; et sa mise, conforme à la condition modeste de son mari, n'a rien qui choque, rien de ridicule⁴. »

Au début du xx^e siècle, deux auteurs, parmi d'autres, ont décrit les costumes des écoliers. Alain-Fournier, fils d'instituteurs, passe ses vacances dans le Berry et en Sologne. Il écrit dans *Le grand Meaulnes* (1913) : « C'étaient des costumes de jeunes gens d'il y a longtemps, des redingotes à hauts cols de velours, de fins gilets très ouverts, d'interminables cravates blanches et des souliers vernis du début du siècle. Il n'osait rien toucher du bout du doigt, mais après s'être nettoyé en frissonnant, il endossa sur sa blouse d'écolier un des grands manteaux dont il releva le collet plissé, remplaça ses souliers ferrés par de fins escarpins vernis et se prépara à descendre nu-tête. »

Charles Péguy, enfant du peuple passionné et normalien, parle des maîtres dans *L'argent* (1913) : « Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes, sévères, sanglés. Sérieux et un peu tremblants de leur précocité, de leur soudaine omnipotence. Un pantalon noir, mais je pense, avec un liseré violet. Le violet n'est pas seulement la couleur des évêques, il est aussi la couleur de l'enseignement primaire. Un gilet noir. Une longue redingote noire, bien droite, bien tombante, mais deux croisements de palmes violettes aux revers. Une casquette plate, noire, mais un croisement de palmes violettes au-dessus du front. Cet uniforme civil était une sorte d'uniforme militaire encore plus sévère, encore plus militaire, étant un uniforme civique. Quelque chose, je crois, comme le fameux cadre noir de Saumur. Rien n'est beau comme un bel uniforme noir parmi les uniformes militaires. C'est la ligne même. Et la sévérité. Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République. Par ces hussards noirs de la sévérité. Je crois avoir dit qu'ils étaient vieux. Ils avaient au moins quinze ans. »

Donc, en 1885, les « hussards noirs » de la République portent une tenue noire très sobre. La « roupante » est l'uniforme sombre et strict que porteront les normaliens jusqu'au xx^e siècle. Pourquoi hussards ? Ils défendent les valeurs républicaines. Aux moments solennels, ils défilent sous le drapeau et reçoivent une formation quasi militaire, avec « roulements de tambours au lever, pour les soins de propreté, les études, le nettoyage, au déjeuner, pour aller en classes, au dîner, en récréation, au souper. »

En 1886, tous les départements sont dotés d'Ecoles normales de garçons, mais dix départements n'ont pas encore d'Ecoles normales de filles. En 1899, à Billy, dans la Meuse, les enfants commencent à travailler à 8 ans. « Malheureusement, écrit l'instituteur, ceux qui auraient dû les pousser à fréquenter l'école étaient ceux qui les employaient. »

En 1900, la blouse de l'institutrice est en grosse toile grise, blanche ou de couleur claire, avec quatre boutons devant, des manches retenues par un bouton aux poignées, surtout deux grandes poches et un petit col droit. Vers 1910, à la campagne, elle porte une robe longue noire à col de dentelle blanche.

Vers 1930, la redingote de l'instituteur représente un tel investissement financier (confectionnée sur mesure) qu'elle est conservée durant plusieurs années.

4- Musée national de l'éducation à Rouen depuis 1975, INRP et CRDP.

Sur les paroles de Georgius (vers 1935) au lycée Papillon, les élèves chantaient et se moquaient :

« On n'est pas des imbéciles,

On a mém' de l'instruction,

Au lycée pa-pa, Au lycée pa-pi, Au lycée Papillon.

Elève Labélure ?... Présent ! Vous êtes premier en histor' de France ?

Eh bien, parlez-moi d'Vercingetorix.

Quelle fut sa vie ? Sa mort ? Sa naissance ? Répondez-moi bien... et vous aurez dix.

Monsieur l'inspecteur, je sais tout ça par cœur. »

Mais, de fait, les élèves en sarrau noir ou gris écoutaient avec respect le maître en redingote.

Entre 1950 et 1965, la blouse de l'instituteur est grise, puis elle sera blanche, puis bleue. Elle sera progressivement abandonnée à partir de 1968, car le maître veut se rapprocher des élèves. L'uniforme est remis en question.

En 1900, « *les petits paysans portent souvent une chemise de toile mode à col droit, avec une culotte courte descendant bas sur les cuisses et suspendue aux épaules par des bretelles à boutons aussi solides que des harnais* ». Un sarrau noir recouvre parfois le tout.

Après 1914-1918, les culottes sont parfois taillées dans des capotes militaires. Enfin, l'écolier chausse des sabots ou des galoches et porte casquette ou béret.

Le sarrau, signe distinctif des écoliers de la Belle Epoque, est bleu, puis noir le plus fréquemment. Sa généralisation en fait un uniforme car les familles apprécient les boutons au dos. En effet, ce boutonnage exige souvent une aide maternelle qui semble être le dernier contrôle avant le départ. Les galoches, vers 1900, à semelles cloutées et empeignes de cuir montantes, font de ces chaussures rustiques à bon marché la chaussure de l'écolier préférée au sabot. Vers 1920, la pèlerine de l'écolier, noire, et les sabots cloutés garnis de chaussons font la tenue de l'élève à la campagne pour la période automne/hiver.

Vers 1930, le tablier noir de l'écolière, surpiqué de blanc ou de rouge, avec deux poches, trois boutons, un petit col Claudine, va protéger des taches d'encre et des accrocs. Des manchettes, sortes de tubes de tissu souvent de lustrine, couvrent les bras, elles sont fermées au poignet par un élastique. La même année, la blouse grise est de règle avec poches et ceinture pour les garçons.

Dans les années 1940, la blouse de l'écolier relève à la fois du rôle dévolu à l'uniforme et de la tenue de travail. Cette pièce vestimentaire est significative du projet égalitaire de l'instruction publique. Elle protège des taches d'encre, des salissures générées par l'usage du crayon, de la gomme, de la craie ou de la peinture. Des motifs imprimés, une coupe moderne, boutonnée sur le côté, poches avec un ourlet de couleur, elle participe à l'affirmation d'une part d'individualisme. Alice nous parle avec nostalgie de son col Claudine « *dont le pourtour était brodé de petites fleurs rouges et de feuillages verts* ».

Claude Taudin (2006), écolier puis enseignant, se souvient des bûchettes, du tableau noir, des dictées et des cartes de géographie, du certificat d'études primaires..., et surtout des blouses neuves, propres le jour de la rentrée. Et puis, la

blouse a vécu : « *Des taches d'encre rebelles ont résisté aux lavages. Les avant-bras sont lustrés. La ceinture avec ses deux anneaux argentés s'est vrillée définitivement, la maman a renoncé à la repasser et a même pensé à la supprimer mais Robert y tient à sa ceinture* ».

Et un peu plus loin : « *Tous ne portent pas une cape, mais tous ont une blouse grise ou noire (avec un liseré rouge). Les filles ont des blouses roses ou bleues à carreaux. La blouse cache tout, même les différences sociales. Elle permet pour les plus démunis d'user les vieux pull-overs.* »

Il se souvient que « *la blouse, on en prend soin. On la pose en rentrant à la maison pour ne pas la salir* ».

En 1960, la blouse est moins austère, puis disparaît en 1970. L'école se modernise, le stylobille et le feutre remplacent le porte-plume et la plume Sergent-major.

Fin du ^{xx}e siècle, à l'heure de la dictature des marques dans les cours d'école, l'idée d'une tenue commune aux élèves revient dans le débat, après le rejet des blouses d'écoliers en mai 1968. Elle pose un objectif, celui de lisser les différences sociales, de limiter les insultes et agressions envers les jeunes filles. Ce but visé par les institutions doit permettre aux élèves d'évoluer de manière sereine dans le système éducatif.

La France est frileuse sur le sujet, malgré d'importantes adhésions des politiques tous courants confondus, et bien que dans les DOM-TOM, la tenue scolaire (polo et jupe ou pantalon marine) existe en primaire ; notre société reste fixée sur le débat à propos des « *signes religieux portés de manière ostentatoire* » pour maintenir la laïcité.

DOCUMENT 6

LES FILS DE McDO

Paul Ariès

L'Harmattan, 1997

La McDonaldisation du corps : l'uniforme McDo

Le corps du personnel doit être un corps déclaratif, un corps étandard. Il n'est pas seulement une belle mécanique mais aussi un porte-parole. Il fonctionne comme une métaphore du management McDo. Il est un vecteur de sens pour son propriétaire mais aussi pour les autres. Il définit en effet le rapport le plus visible de chacun au monde. Il est donc possible d'agir sur la personne en agissant sur son corps. Il est pris dans un système qui le réalise comme force de travail mais aussi comme signe du fantasme réducteur sur lequel il se fonde.

L'uniforme McDo doit donc être interrogé comme un instrument de normalisation et de signification du corps. Il le soumet à une discipline dans le but de le rendre le plus lisse et universel. Le statut de l'équipier se joue partiellement dans cette stratégie d'indifférenciation vestimentaire. L'uniforme habille comme une seconde peau. Il devient le signe d'une nouvelle naissance. Jean Baudrillard

rappelle que pour l'économie politique classique l'idéal du corps est le robot comme modèle accompli de la libération fonctionnelle. Il devient ainsi une extrapolation de la productivité rationnelle absolue. Il doit donc être marqué par un système de signes qui le nient dans sa singularité pour le faire fonctionner comme un corps modélisé. Le port de l'uniforme est pour cette raison strictement obligatoire quelle que soit la fonction occupée. Il diffère selon le statut dévolu (équipiers, managers, etc). Il connaît bien sûr des variantes dans le temps et dans l'espace (selon les pays ou les établissements). Il conserve cependant les mêmes grandes structures et engendre partout des effets identiques. Il est d'abord un moyen de s'inscrire visuellement dans une continuité c'est-à-dire dans la tradition des costumes de la restauration, eux-mêmes héritiers de ceux des domestiques. Il favorise également la prise de conscience d'une identité collective et fortifie l'esprit de corps, signe d'une camaraderie sans faille. Il n'est pas d'abord un vêtement professionnel. Sa fonctionnalité disparaît derrière le signe. Il habille l'homme davantage que le salarié. Il donne par ailleurs un caractère formel aux relations. Il enlève de ce fait une part de spontanéité dans les rapports entre les diverses catégories d'acteurs (clients, salariés, managers). Il contribue à la dépersonnalisation en traduisant l'effacement derrière le collectif. Il doit être un signe d'appartenance que l'on arbore fièrement. L'entretien de l'uniforme tient lieu d'entretien du lien à l'entreprise.

L'équipier qui astique son uniforme renforce en même temps inconsciemment son appartenance au groupe. Il fait de l'entreprise son propre problème, sa propre affaire. Il contribue à travers ce signe à sa propre négation. L'uniforme unifie donc les membres du personnel tout en reproduisant leurs hiérarchies. Il les ordonne suivant leur rang par des différences vestimentaires. Il constitue un excellent moyen de contrôle social en assignant chacun à sa place. Il impose une image corporelle différente mais légitime de l'équipier ou du manager.

L'équipier habillé par McDo

L'uniforme de l'équipier comprend peu d'effets mais ils sont extrêmement significatifs de son statut au sein de l'entreprise. Il reçoit dès son embauche un badge, une casquette, un pantalon, une ceinture, une chemise, etc. Ces effets sont naturellement aux couleurs de McDo même s'ils mobilisent également d'autres signaux qui renforcent l'américanisation du produit. L'équipier porte des chaussures de ville, signe d'efficacité et de prestance mais aussi d'effacement (talons plats pour les femmes). Le pantalon (souvent gris parfois bleu ou marron) est de facture très classique pour les deux sexes. Il témoigne d'un désir de banalisation et renvoie à une image de propreté (le gris plutôt que le blanc). Il se caractérise surtout par son absence totale de poche. Il limite ainsi les vols et la possibilité de percevoir des pourboires.

Cette interdiction fonctionne comme un signe d'effacement du salarié mais aussi comme un gage de probité de l'entreprise. Ce pantalon empêche bien sûr l'équipier de mettre ses mains dans ses poches. Il rappelle ainsi l'interdiction des temps morts (il est interdit de ne rien faire). Il impose un comportement conforme à celui tout en raideur que McDo souhaite donner. Il travaille ainsi l'image corporelle de l'équipier pour donner une belle image de l'entreprise. Il signifie l'absence d'intériorité du personnel. Il constitue donc une sorte de rappel à l'ordre constant. L'équipier n'a rien à cacher. Il n'a plus d'entre-soi ou de for interne. Le for interne correspond pour le philosophe E. Enriquez au processus de conscientisation au terme duquel l'individu se rend autonome et capable

de penser par lui-même. L'équipier doit donc disparaître derrière le groupe. Il ne peut même pas conserver un bien personnel comme un mouchoir. Il limite ainsi les occasions de distraction ou de se différencier. La chemise réglementaire obéit également à certaines normes. Elle est souvent à manches courtes afin de rappeler (sous couvert d'américanisme) la nécessité de se retrousser les manches : on garde ainsi le signe mais sans la chose (trop négligée). Cette nudité signifie également que l'on n'a rien à cacher à l'entreprise ou aux clients. La chemise rayée verticalement (en vert et rouge) se veut un signe de droiture et de discipline (gilet traditionnel des domestiques).

Ces rayures donnant une illusion de minceur sont aussi une manière de dire que le produit McDo n'est pas saturé de graisses. Il s'adresse donc bien à une clientèle jeune, dynamique, sportive etc. L'équipier arbore également un badge portant outre le « M » de McDo son seul prénom. Il précise parfois avec un code (des étoiles par exemple) la valeur de l'équipier. Cet usage obligatoire du prénom est autant à usage interne qu'externe. Il encourage naturellement une certaine familiarité. Il favorise l'identification du client au personnel et finalement au produit. Il crée ainsi un sentiment de convivialité rendant moins perceptible les frontières habituelles entre la sphère privée et celle de l'entreprise. Le prénom ordinairement familial ou amical devient d'usage courant. Pourquoi ne pas utiliser le sobriquet voire le petit nom intime pour mieux marquer encore cette proximité entre McDo et son personnel ? Cet usage constitue une négation de l'existence sociale autonome. L'adulte est en effet interpellé par son nom propre signe de dignité. Le « vilain » autrefois comme l'enfant aujourd'hui n'avait qu'un prénom. Le noble comme le manager ont seul droit à leur nom et à leurs titres. Le prénom constitue en égard à leur fonction un nom (trop) commun. Le vouvoiement est aussi une marque de respect d'une distance sociale. Le prénom ne retient de chacun que ce qui permet de l'interpeller fonctionnellement et non de le situer socialement, culturellement. Il est un instrument qui homogénéise c'est-à-dire nie les individualités. Cette nomination au rabais contribue à l'infantilisation du personnel comme tenant-lieu de sa disqualification.

Elle est aussi une façon de maintenir le salarié dans une insécurité permanente car il se sait sous la menace d'une plainte possible de la part d'un client insatisfait. Il se sent « impliqué » dans sa relation de travail mais non comme un adulte responsable mais comme un enfant, apeuré à l'idée de se faire surprendre. L'équipier ne porte bien sûr pas de cravate. Ce signe de pouvoir s'opposerait trop ouvertement à son infantilisation. L'équipier porte enfin une visière rouge avec le sigle de McDo. Cette coiffure ne remplit pas une fonction hygiénique sinon on lui aurait préféré la toque traditionnelle des cuisiniers ou même une véritable casquette. Elle est un rappel et en même temps un oubli du vêtement professionnel.

Cette visière se veut le signe de l'unifonctionnalité du personnel. Elle ne protège pas la tête mais uniquement le regard. Elle marque corporellement le salarié pour (lui) rappeler qu'il appartient corps et âme à l'entreprise. Elle est un signe à l'instar d'un tatouage. Cette visière contribue bien sûr déjà à l'américanisation du produit. Elle lui attribue une identité dont bénéficie en retour l'équipier. Il se sent ainsi requalifié au moment précis où il perd toute identité propre. Elle donne une image de jeunesse et de vitalité qui témoigne que McDonald's est bien une entreprise dynamique. Elle contribue surtout à discipliner le regard, lequel exprime le mieux la personnalité d'un individu. Les yeux sont en effet un substitut de l'être lui-même puisqu'ils permettent le passage de l'extériorité à l'intériorité.

Cette façon de diriger le regard est une forme particulièrement efficace de dépersonnalisation. L'équipier doit fixer le client droit dans les yeux. Le client ne peut pas voir davantage son regard s'il ne relève pas la tête. L'homme au travail demeure ainsi une figure sans visage. Le regard, donc la nature de la relation, se trouve ainsi régimenté. Cette visière constitue enfin une marque qui prend force de signe. Elle institue en effet une ligne de démarcation qui parodie la castration. Elle exprime un manque sous la « forme structurale d'une barre articulant deux termes pleins ». Elle est le signe d'un morcellement du corps qui montre ce qui au-delà appartient exclusivement à McDonald's. Elle est l'objet fétiche par excellence car elle serre au plus près le signe de la dépendance de l'équipier et de sa soumission à sa fonction. Cet homme sans visage est sans identité, sans personnalité. Cette défiguration est visible à deux autres niveaux. Le maquillage sans être strictement prohibé doit être selon les fiches de poste très discret. Cette interdiction vise un moyen terriblement efficace de se faire (facilement) un visage propre, sauvegardant ainsi une personnalité au sujet. Elle interdit symboliquement de se dissimuler derrière un masque. Le port des bijoux est de même limité dans un but bien sûr d'hygiène mais aussi de normalisation. L'uniforme constitue donc avant tout le signe d'une castration fantasmée.

Le manager habillé par McDo

Le manager porte un uniforme différent adapté bien sûr à son statut. Il est à mi-chemin entre le vêtement professionnel et le costume civil. Le manager a droit à un pantalon à pince avec des poches. Il porte une chemise blanche (souvent à manches courtes). Il arbore bien sûr systématiquement une cravate pour rappeler sa fonction d'encadrement.

Le nœud papillon traditionnel dans la restauration n'exprime pas la « bonne » symbolique car sa fonction est principalement décorative. L'uniforme doit afficher la « toute-puissance » du statut de manager. Il doit donc se comprendre par opposition à celui de l'équipier.

Le manager ne porte pas de visière. Il conserve également son nom propre. Ces signes témoignent du pouvoir sur soi-même et sur les autres.

Le manager de sexe féminin a droit à une jupe, à un chemisier blanc et à une lavallière (signe de féminité donc de « personnalisation » apparente). Cet uniforme reste cependant très sobre afin d'être réduit à son signe. Il témoigne en effet de la nécessité de se défaire de ses caractéristiques propres.

Le dirigeant conserve ainsi un costume civil qui semble davantage un signe de dépendance que d'indépendance. Il marque une remise de soi plus complète au groupe. Il n'y a plus d'écart entre la vie civile et professionnelle. L'homme se réduit cette fois à sa fonction.

DOCUMENT 7

EXPRESSION PERSONNELLE !

Léo Cullul, 1988



« Puis-je vous rappeler qu'ici, chez Atherton, Pembroke & Wills, nous ne prenons aucun risque avec la mode. »

DOCUMENT 8

POURQUOI NOUS HABILLONS-NOUS ?

Yvonne DeslandresLe costume, image de l'homme – *Institut français de la mode*, 2002

Se vêtir est le propre de l'être humain. Dire de l'homme qu'il est un singe nu est un jeu de mots, car on ne rencontre pas dans la nature d'homme nu : il est au moins un singe « habillé », ou paré ; si le vêtement n'existe pas toujours, les colliers, les ceintures, les coiffures ne font jamais défaut, dans les ethnies non parvenues à l'âge industriel, dont on a un peu trop tendance à assimiler les usages à ceux des ancêtres de la race humaine, sur lesquels nous avons moins de renseignements. Les origines du costume sont enveloppées du même brouillard que celui qui dissimule les processus de l'apparition de l'*homo sapiens* pour autant que nous le sachions, ils sont nés ensemble, puisque parmi les premiers vestiges de la civilisation figurent des grattoirs à peau, des aiguilles d'os, des bâtonnets de fermeture, des parures de coquillages ; les plus anciennes représentations que nous ayons de l'être humain, sur les fresques et les statuettes ayant survécu, le montrent vêtu.

Trois motifs principaux ont pu être supposés à ce comportement, unique parmi les espèces animales : la nécessité de protéger un corps fragile, le désir d'en améliorer l'apparence, la pudeur. C'est cette raison qu'invoque la Genèse, dans le récit, d'une haute qualité poétique, de la faute de nos premiers parents ; mais il paraît aujourd'hui difficilement croyable qu'un tel motif ait pu jouer un rôle déterminant. Toutefois, il est à peine besoin d'élargir le sens du texte de la Bible pour suggérer une explication convenant à un esprit moderne, de la ceinture de feuillage sous laquelle Adam et Eve dissimulèrent leur sexe en découvrant qu'ils étaient nus, semblables aux animaux : ce serait, assurent certains psychanalystes, pour se cacher à lui-même cette parenté humiliante que l'homme aurait cherché à se distinguer par des ornements, par un costume qui aurait eu, de surcroît, l'avantage de protéger sa peau vulnérable des dangers de la nature. Dans la mythologie du Mexique précolombien, il est raconté que le dieu-roi des Toltèques, Quetzalcóatl, se voyant nu, se trouva si horrible à côté des animaux qu'une parure de plumes lui fut attribuée pour dissimuler sa laideur à la fois à lui-même et aux autres vivants. L'être humain — quoi qu'assurent les naturistes —, n'est pas tellement à son aise sans vêtement, ne serait-ce qu'à cause des insectes ; le besoin de se défendre d'un environnement hostile devait être beaucoup plus pressant avant qu'une certaine maîtrise du monde ait permis à l'humanité d'améliorer ses conditions de vie.

Le costume, que nous le trouvions bon ou non, fait incontestablement partie du confort humain. Les philosophes qui se sont intéressés au problème, ont beaucoup insisté sur la signification sociale du costume. Accepter de s'habiller, c'est entrer dans la société civilisée ; Condorcet disait que le vêtement est le signe qui sépare l'homme de l'animal ; Auguste Comte y voyait la marque de la civilisation, la preuve de l'empire de la raison sur les sens. Il parut donc naturel aux colonisateurs imbus de cette idée d'imposer leur propre type de vêtements aux populations qu'ils avaient trouvées parées et non habillées ; ces Européens naïfs voyaient dans les parures des indigènes la marque de leur sauvagerie, alors qu'elles correspondaient au besoin, essentiellement humain, d'affirmer par un signe la différence avec les autres espèces vivantes.

Au-delà de cette motivation fondamentale, mais informulée puisque liée aux origines mêmes de l'homme, le besoin de protection est le motif le plus souvent invoqué par ceux auxquels on demande pourquoi ils s'habillent. On ne saurait nier la nécessité de porter, dans les climats extrêmes, un costume approprié utilisant les ressources locales : les Lapons se couvrent de fourrure, et les peuples des îles du Pacifique ne portaient guère que des jupes d'écorce et des parures de fleurs avant d'avoir été évangélisés. Il n'est pourtant pas besoin de citer les Indiens de la Terre de Feu, d'origine polynésienne, conservant dans un climat rigoureux leur costume tropical, pour démontrer combien les vêtements sont rarement adaptés aux conditions naturelles. Jusqu'à une période récente, beaucoup de fonctionnaires des services publics portaient en toute saison des tuniques de laine à col haut, très désagréables en été. Nos contemporaines se promènent en bottes et cuissardes le 15 août, et en minijupe au cœur de l'hiver.

Du reste, nous le dirons plus loin, les vêtements dont les formes sont réellement accordées aux gestes spécifiques de celui qui les endosse sont encore extrêmement rares ; nous ne rappellerons que les uniformes à pantalons rouges des premiers combattants français engagés dans la guerre de 1914, qui signalaient de loin leur présence à l'ennemi. Si la fonction primordiale du costume était vraiment d'assurer à la fois la sécurité et le confort, le rôle de la mode, les changements constants de silhouette et de parure demeureraient totalement incompréhensibles. L'homme aime mieux, pourtant, donner des explications rationnelles de sa conduite, et c'est peut-être de bonne foi qu'il assure, les yeux fermés, que son habillement a un but essentiellement utilitaire.

La pudeur est le motif invoqué de préférence par les moralistes, surtout par les moralistes chrétiens qui en avaient emprunté l'idée aux traditions judaïques. Les autres civilisations antiques considèrent l'habitude de se vêtir comme une bienséance, et non comme une obligation morale ; toutes proportions gardées, c'est une attitude mentale assez fréquente, qui explique pourquoi le costume a survécu à la prépondérance des religions traditionnelles qui en réglementaient les hiérarchies. A mesure que se développe la civilisation industrielle, le sens magique, « rituel », que peut comporter le costume, disparaît ; on pourrait croire que ce sens s'est pratiquement évanoui, si on ne le voyait pas resurgir à l'occasion d'une modification imposée à un costume traditionnel. La soutane des prêtres catholiques, - invention pourtant tardive -, la toilette blanche des premières communiantes, le voile des mariées, la cornette des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul n'ont pu être supprimés sans que l'opinion publique crie au sacrilège, en dépit de son indifférence acquise aux problèmes religieux.

La question de la pudeur doit être débarrassée de la flatteuse auréole de rigorisme moral dont elle est parée. La bienséance, en matière de costume, est de se conformer aux usages de la société dans laquelle on vit ; ce qui est décent, ou non, n'est défini que par l'habitude. Chaque mode nouvelle a inspiré aux moralistes catholiques des invectives, du reste monotones, blâmant, à travers sa choquante extravagance, la perversité de celui qui la porte. Nous assistons aujourd'hui, avec la progression de la nudité sur les plages, à la démonstration de ce mécanisme qui rend correct parce qu'habituel, ce qui avait paru d'abord scandaleux. Le jour, prochain, où tout le monde pourra y être normalement nu, cela n'attirera plus l'attention. Le nu est chaste, et ce sont les raffinements des découvertes, dans tous les sens du terme, qui font du corps humain un objet de convoitise. Le désir de séduire est inhérent aux hommes comme aux femmes ; il est un des mobiles

principaux de la transformation des modes, qui naissent du besoin de ranimer l'attention du partenaire, en dévoilant ou cachant telle partie du corps, en accentuant le volume de telle autre. La pudeur, en tant que qualité sociale, apporte un élément modérateur dans ces opérations ; en tant que vertu morale, elle ne concerne que les individus, et ce qu'ils exhibent d'eux-mêmes, de leur être intérieur. Un passage de *la Cousine Bette*, de Balzac, montre la baronne Hulot cherchant à séduire Crevel, incapable, par totale ignorance de la coquetterie, de se servir des ressources que lui offre sa beauté. Du reste, aucune mode n'a pu être arrêtée par la pudeur, tout au plus ralentie. On ne peut donc lui attribuer, dans l'histoire du costume, qu'un rôle consultatif, à moins de la confondre avec la notion, voisine dans ses effets mais différente d'intention, de la convenance sociale.

Nous voici donc ramenés à ce qui demeure en dernière analyse le motif le plus puissant qu'a l'homme de s'habiller, et pas seulement de se couvrir : la vanité, entendue au sens le plus large du terme. Le désir de paraître est en ce cas indépendant de la volonté consciente, La majorité des êtres humains ne raisonne pas son besoin de vêtements, qui est accepté comme une habitude, comme une donnée indiscutable de l'expérience ; Karl Flügel a répertorié dans sa *Psychology of Clothes* les attitudes possibles de l'individu devant le costume. Il a distingué le type rebelle, qui ressent le vêtement comme une gêne ou comme une prison ; le type résigné, dont on peut bien dire qu'il est le plus répandu, si l'on en juge par l'aspect de la rue ; le type indifférent qui, réellement, s'aperçoit à peine de ce qu'il porte ; le type pudibond, qui se sent à l'aise, protégé par son habillement des regards de ses voisins ; celui qui s'habille par devoir, non pour satisfaire un goût personnel, mais pour se donner bonne conscience en portant avec dignité un uniforme imposé, par exemple. Puis nous passons aux personnes qui tirent une satisfaction intime de leurs vêtements : ceux qui y cherchent une sensation de confort, et assimilent l'habillement à leur maison et, au-delà, à l'abri du sein maternel ; ceux qui en reçoivent une aide pour accomplir certaines actions ; c'est le cas de tous ceux qui, revêtus du costume de leur fonction, se montreront différents de leur personnage privé ; on a bien tort de dire que l'habit ne fait pas le moine. L'inverse paraît beaucoup plus exact sur le plan social, où le comportement apparaît comme lié étroitement au costume qui en est devenu, dans la mentalité publique, le signe visible. Enfin, nous rencontrons les êtres pourvus par la nature d'un sentiment narcissique vigoureux, qui seront portés plus que d'autres à vouloir donner d'eux-mêmes l'image la plus brillante et la plus flatteuse, puisqu'ils aiment à se contempler. C'est évidemment dans cette dernière catégorie que se sont recrutés, à tous les âges de l'humanité, les élégants, les leaders de la mode, capables de donner à ceux qui les regardent la sensation d'une réussite esthétique, ou mieux encore, l'image d'un accord intérieur satisfaisant. C'est notre esprit que nous habillons, pas notre corps, disait James Laver ; il est certain que dans les cas privilégiés, le costume peut donner une idée supérieure de la personne révélée par le choix de ses vêtements.

Nous pouvons dire tout de suite que ce dernier cas est assez rare. Il faut avoir pu y réfléchir, et les hommes qui pensent aujourd'hui à leur costume ont plutôt tendance à en voir les défauts que les qualités, surtout sous l'angle de la vie sociale. Le vêtement rend manifeste la hiérarchie des classes, il provient d'une volonté de différenciation ; à la limite, il peut signifier l'infamie. En masquant les faiblesses du corps, il encourage l'hypocrisie des relations humaines ; pour la femme, il a été pendant des millénaires le signe d'une servitude avouée, puisque souvent conçu comme une prison qui l'empêchait de se déplacer à son gré. Il est évident que ce n'est pas à l'innocent costume que s'adressent ces reproches,

qui ne visent que celui qui le porte ; et il ne paraît guère suffisant de supprimer le vêtement pour rayer d'un seul coup les multiples défauts de l'espèce humaine, dont l'habillement, à tour prendre, paraît plutôt bénéfique, puisqu'il en masque le plus souvent les déficiences.

DOCUMENT 9

L'ENJEU DU COLLECTIF

Eric Sommier

Essai sur la mode dans les sociétés modernes - *L'Harmattan*, 2007

« *Si c'est la mode, me disais-je à moi-même, il faudra bien tâcher de m'y conformer.* »

Fourgeret de Monbron, *Margot la ravaudeuse* (1750).

En matière de mode, c'est souvent de contraintes dont il est question, auxquelles il convient de se conformer, sous peine de se retrouver hors la loi.

Byzance figea vers le cinquième siècle ses codes vestimentaires. Elle développa une expérience unique dans l'histoire occidentale. Le Livre des cérémonies codifiait chaque vêtement de cour. Il s'appliquait au plus modeste des fonctionnaires comme aux proches de l'empereur. Ni la séduction, ni les critères fonctionnels ne paraissent l'avoir influencé.

Après Saint Louis, une relative prospérité économique s'installa dans le royaume de France. L'argent s'employa en dépenses pour la parure. Chacun fit assaut de luxe. L'église s'alarma de ce signe de dissolution des mœurs. Les lois somptuaires avaient initialement fleuri dans l'antiquité pour limiter les excès de faste, les provocations dispendieuses qu'entraînaient les rivalités des riches et des puissants. Elle pressa le roi de les remettre à l'ordre du jour. Philippe le bel, publia dans l'ordonnance de 1292 une série de dispositions visant à fixer les tolérances dans lesquelles pouvait se régler la tenue des différents groupes sociaux. Les fourrures furent interdites aux bourgeois. Ils disposèrent d'un délai d'un an pour se défaire de celles qui étaient en leur possession. L'or, les pierres précieuses et les couronnes leur furent également défendues. Un système complexe déterminait pour chacun, qu'il fût homme de qualité ou appartienne au clergé, les possessions de mode qui pouvaient être les siennes, en qualité, valeur d'étoffe, comme en nombre de paires de chaussures et en fréquence de renouvellement, selon tout à la fois, sa place dans la hiérarchie sociale et son niveau de fortune. La précision du dispositif fut telle que son application s'avéra impossible.

Cette tentative ne constitua pas un phénomène isolé dans l'Histoire. Henri II, fils de François 1^{er}, eut à cœur non seulement de limiter les goûts dispendieux, mais également de rétablir la distinction des classes sociales par le vêtement. Cette fois-ci l'ordonnance réglementa selon la condition de chacun la place des boutons, bordures et broderies, la couleur des étoffes selon les pièces de vêtement, les coordonnés admis entre étoffes et ceux répréhensibles, dans un soin méthodique qui fit qu'au bout de deux mois il fallut légiférer à nouveau pour adoucir ces prescriptions et leur donner un semblant de caractère applicable.

Un nombre limité de pays font aujourd'hui l'objet de telles dispositions formelles. Dans le monde occidental, c'est dans les entreprises que se trouvent encore parfois édictées par écrit les règles des bons usages. Dans le manuel de procédures interne d'une grande entreprise de services figuraient, il y a quelques années, la proscription des costumes croisés dont on jugeait qu'ils rappelaient trop l'élégance des mauvais garçons. Les chemises, faisait également l'objet d'un article. Leur couleur pouvait être blanche ou bleue, et leurs poignets étaient autorisés à dépasser de deux centimètres des manches de costume.

La mode et la loi entretiennent ainsi des rapports plus étroits que nous sommes aujourd'hui bien souvent enclins à le croire. C'est de l'organisation du collectif dont il est ici question. La loi, qui sanctionne crimes et délits, statue en creux sur les espaces de libertés individuelles qu'autorise une collectivité en référence à ses croyances. D'une certaine manière, elle pose le principe d'un corps supra individuel dont les parties doivent, pour se coordonner efficacement, se soumettre à des règles régissant le vivre ensemble. Les lois retranscrivent ainsi les choix de société aussi sûrement que peuvent le faire les analyses des sociologues. Partant, elles se retrouvent également tributaires des engouements collectifs et des systèmes de représentations qui leur sont attachés. « *Comme la mode fait l'agrément, elle fait aussi la justice* », notait Pascal au XVIII^e siècle dans ses Pensées sur la religion. Symétriquement, la mode se fonde sur l'adhésion collective spontanée à des systèmes de représentations symboliques. Sa finalité est identique : matérialiser des espaces où les individus en se rassemblant, estompent leurs différences pour se rejoindre dans une cohésion qui marque l'existence d'un ordre supérieur à chacun, propice à organiser l'action collective. Il est ainsi possible de mieux cerner les motivations des sources d'autorité dans leurs multiples tentatives de prise de contrôle de la mode à travers les âges. Dans les sociétés humaines, situer chacun, borner ses actes et ses possibles, et organiser l'action collective, ont toujours figuré au cœur de la problématique du pouvoir. Être en mesure de contrôler d'un coup d'œil la place de chacun et rappeler à tous en permanence l'étendue spécifique des libertés dont ils disposent, est un moyen de simplifier l'exercice souvent malaisé de la puissance et de l'autorité.

Les systèmes totalitaires sont convaincus de l'unicité, de la justesse et de la prééminence de leur modèle de représentation du monde. Ils ne reconnaissent de sens que collectif. Ils tendent à bannir la mode et rendent souvent obligatoire le port de tenues strictement codifiées dont toute composante individuelle est exclue. Le système y prévaut tant sur l'individu que l'habit ne saurait en définitive n'y être qu'uniforme. Les groupes identitaires marquent leur cohésion interne tout autant que leur différence par rapport au reste de la collectivité par le respect de codes vestimentaires stricts. C'est dans ce contexte que les islamistes radicaux revêtent des tenues traditionnelles et placent la question du voile au centre de leur revendication politique.

La Révolution Française de 1789 considéra que la démocratie ne pouvait se construire que sur un principe d'égalité et que cette égalité ne pouvait reposer que sur l'homogénéité et la cohésion du corps social. Les habits de l'ancien régime furent jetés au feu. Dans la mode féminine les corsets et paniers disparurent pour ne reparaitre que des années plus tard à l'occasion de la Restauration. Dans la mode masculine le pantalon tricolore fut adopté en réaction au port de la culotte, attribut de la noblesse, et devint l'un des symboles essentiels de la Révolution Française. Il ne constituait pas une revendication identitaire mais se posait comme l'emblème et le garant symbolique de la cohésion nationale.

Le vêtement se situe toujours au cœur de l'affirmation collective. Les costumes nationaux ont ainsi longtemps fourni la démonstration de son double enjeu : à la fois unitaire et revendication de singularité. Si l'usage en est tombé en désuétude, la mode telle que nous la pratiquons en garde toujours la trace, et nous distinguons la mode française du chic anglais ou des modes italienne et japonaise. Sous Louis XII, à la fin du ^{xv}^e siècle, se développa un relatif engouement pour les modes de pays voisins.

On s'habilla ainsi à la génoise, à la milanaise ou à la grecque. Le poète Jean Marot s'en indigna dans un rondeau : « *De s'accoustrer ainsi qu'une Lucrece / A la lombarde ou la façon de Grèce / Il m'est advis qu'il ne se peut bien faire / Honnestement. / Garde-toy bien d'entre l'inventeresse / D'habits nouveaux ; car mainte pécheresse / Tantost sur toy prendroit son exemplaire. / Si à Dieu veux et au monde complaire, / Porte l'habit qui dénote simplesse / Honnestement.* »

Préserver la cohérence du groupe, circonscrire les différences individuelles de ses membres dans un ensemble de codes et de valeurs partagés ont toujours représenté un enjeu essentiel pour les sociétés humaines. Pour garantir leur capacité à se comporter et agir comme un tout, l'affirmation de normes collectives, d'imaginaires communs, a trouvé dans la mode l'un de ses premiers supports.

Dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle l'habit masculin fut dominé par la houppelande qui détrôna surcot, housse, cloche, manteau et tout vêtement de dessus répendant jusque là à un usage similaire. Ce vêtement confortable dont l'origine est incertaine, gagna une faveur considérable. D'abord plébiscité pour son caractère pratique, il devint une pièce essentielle du costume habillé. Il se différençia suivant les circonstances. Pour aller au bal, elle était courte. Pour les pages et les valets, ainsi que pour la chasse, elle descendait au-dessus du genou. Pour les promenades et réceptions, elle était longue. On trouvait selon un inventaire de 1394 des « *houppelandes plaines [unies], de draps de laine et de soie, [...] et aussi de semblables houppelandes entaillées [brodées à jour], menuement ou grossement, en bendes [à raies obliques], à pelz [à raies verticales] et en quelconque autre manière* ». Tout n'était que houppelandes.

Aujourd'hui, le costume masculin occidental s'est largement imposé au plan mondial. Il comporte une veste et un pantalon d'une même étoffe, presque toujours assortis d'une chemise et d'une cravate. Cette pièce de garde robe s'est figée dans son principe actuel dans la seconde partie du ^{xix}^e siècle. La coupe de la veste et du pantalon peuvent varier : plus ou moins près du corps, allongés ou raccourcis, etc. La chemise oscille entre le blanc et la couleur, l'uni et les rayures. Bien que sa disparition soit périodiquement annoncée, la cravate est toujours là. Les diverses tentatives des trente dernières années pour substituer aux chemises et cravates, tantôt le pull à col-roulé, tantôt le polo à manches longues ont fait long feu. Nulle trace désormais de houppelande, de culotte bouffante, de bas ou de kilt. Bien que les créateurs et les marques en manifestent épisodiquement la volonté, la possibilité de redéfinir cet habit masculin paraît se heurter à un mur infranchissable. Le public ne tolère que d'infimes variations. Il semble inenvisageable de modifier la composition et la structure de ce vêtement. Seuls des écarts minimes sont acceptés. La rigidité du cadre est telle que la tenue même des étoffes, leur souplesse, répondent à des critères étroits.

Le costume masculin illustre de manière extrême le fait que dans la mode, la singularité ne trouve à s'exprimer que dans des modifications de détail, des limites où le vivre ensemble l'emporte bien souvent sur le pour soi.

Les sociétés dites traditionnelles se caractérisent par le fait que les rôles sociaux y sont distribués souvent pour la vie et que la reconnaissance de l'existence de chaque individu est souvent réduite à sa fonction sociale. La rigidité de leurs modèles d'organisation et la permanence de leurs costumes font partie de leurs traits dominants.

Systèmes de codification et de hiérarchisation des tenues y prédominent. Serfs, hommes libres, nobles ou prêtres sont immédiatement reconnaissables dans l'Antiquité. Au Moyen Age et sous l'Ancien Régime, l'appartenance aux corporations de métiers joue un rôle important. Chacune se dote de tenues spécifiques qui permettent d'en reconnaître les membres. Dans les sociétés modernes, plus mobiles, plus souples et moins contraignantes les codes sont moins clairs. Elles reposent largement sur l'initiative individuelle et le degré de liberté admis dans la conformité au groupe y est plus élevé. Il appartient à chacun de s'affirmer au sein du corps social et donc, d'une certaine manière, d'y manifester sa différence tout autant que son appartenance. Actuellement, la mode est ainsi souvent assimilée à un moyen d'expression privilégié de l'affirmation individuelle ou de la revendication identitaire. La tension entre l'individuel et le collectif s'y organise cependant toujours dans les limites étroites de la rencontre avec autrui. (...)

Les habits, d'un autre âge, le mauvais goût, la provocation vestimentaire ou comportementale, le ringard, sont autant d'appréciations qui traduisent le rejet que manifeste la collectivité à l'égard des individus qui adoptent des codes non partagés ou non reconnus par le plus grand nombre.

Le besoin au quotidien, pour vivre, trouver un emploi, de prendre place au sein du corps social, contraint chacun dans l'expression de sa personnalité, à se différencier dans les limites des mises en scènes individuelles acceptées par la collectivité, sous peine de s'exposer au rire ou au rejet. Nos groupes sociaux de référence viennent également réduire et encadrer les possibilités d'expression qui nous sont offertes. De façon simplifiée, ces derniers comprennent le cercle familial proche, puis l'environnement socioprofessionnel et les amis, et enfin le reste de la collectivité. Ces trois groupes, avec leurs écarts d'âge et d'expérience, partagent rarement les mêmes sensibilités et les mêmes conceptions du monde. Confronté à la nécessité de s'adresser simultanément à ces trois groupes, et d'être compris de tous, chacun est contraint de s'appuyer sur des codes maîtrisés et partagés sinon adoptés par un large environnement. Les cadres d'entreprise troquent volontiers le week-end les vêtements stricts de la semaine pour des tenues décontractées de type *outdoor*. Il est plus rare de les croiser le dimanche les cheveux teints de couleurs vives ou vêtus de costumes excentriques.

Le besoin de maintenir une cohérence minimale de message, restreint ainsi l'expression des préférences individuelles et conduit à privilégier des structures de messages maîtrisées par la collectivité dans son acception la plus large. De même que l'affirmation personnelle, l'identité s'inscrit dans les réseaux d'images collectives qui nourrissent l'imaginaire social. Les sociologues ont établi qu'elle ne se joue pas dans l'expression d'une singularité parfaite. Elle se situe au contraire dans l'ordonnement et la hiérarchisation d'appartenances multiples. L'individu

se définit aujourd'hui comme catalan, célibataire, boulanger, coureur de fond, ou américain, de Detroit, informaticien, père de famille et joueur d'échec. Affirmer son identité revient donc à se rattacher à de multiples communautés.

A *contrario* des sociétés traditionnelles, manifester une appartenance exclusive à une communauté, s'habiller en costume traditionnel breton en toute circonstance, arborer à tout moment la tenue de rappeur, être motard avant tout, revient à adopter par sa revendication vestimentaire une position d'exclusion. L'environnement sanctionne par la dérision ce qu'il ne considère plus comme un habit mais comme une panoplie, par trop réductrice, niant la réalité multi-facettes du corps social.

La construction d'une image par le vêtement est aujourd'hui par nature composite, dans un jeu de codes majeurs et codes mineurs s'appuyant sur des codes collectifs partagés par l'ensemble des communautés dans lesquelles nous nous inscrivons. Partagés en définitive par la collectivité dans son ensemble, compte tenu du nombre élevé et des différences de nature des communautés dans lesquelles nous évoluons.

Au sein des sociétés modernes comme des sociétés traditionnelles, la rencontre se joue donc moins dans la confrontation des imaginaires individuels que dans le choix d'imaginaires communs. Il n'y a par définition de mode que dans l'adhésion collective à des normes communes. En s'habillant de manières admises et compatibles, se crée la perception rassurante d'appartenance à un même système, un même monde.

L'extériorisation et l'expansion d'un moi étendu aux objets qui l'entoure est l'un des ressorts essentiels de la mode déjà évoqué précédemment. Elle procure un sentiment d'existence augmentée, d'affirmation renforcée qui engendre un puissant sentiment d'expression personnelle. Elle fait souvent perdre de vue cette seconde extension du moi que constitue l'inscription individuelle dans les représentations collectives. Tout autant que les lois, les phénomènes de mode réaffirment l'appartenance à un ensemble étendu, tel un méta-corps qui dépasse les limites de l'action individuelle. Faire corps avec les autres, appartenir à un autre augmenté capable de protéger et de démultiplier les possibles, fût-ce au prix de la soumission à des contraintes et au renoncement à certaines formes de liberté, est l'objet conjoint de la loi et de la mode. Mais là où la loi pose en principe l'explicite et la contrainte, la mode repose sur l'implicite et le spontané.

DOCUMENT 10

LES DÉPENSES D'HABILLEMENT

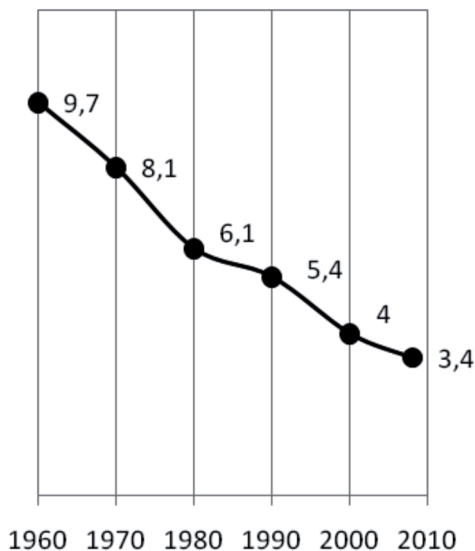
La part de l'habillement dans les dépenses diminue depuis des décennies

Gérard Mermet

Francoscopie, 2010

L'attachement au corps et à son apparence ne s'est pas traduit par un accroissement des dépenses d'habillement. Celles-ci ont au contraire diminué régulièrement depuis quarante ans. Les ménages lui consacraient 10 % de leurs dépenses en

1960, une part qui était passée à 6 % en 1980. La baisse s'est poursuivie depuis, à un rythme moins élevé : l'habillement ne représentait plus que 3,4 % des dépenses des ménages en 2008, contre 4,1 % en 2000.



Evolution de la part de l'habillement dans les dépenses de consommation effectives des ménages (en %)

Légitime dépense

Le prix joue un rôle croissant dans les décisions d'achat de vêtements. 40 % des Français le citaient en premier en 2008, contre 32 % en 2007. Cela ne signifie pas pour autant que tous les consommateurs sont attirés par le *low-cost* ou le *hard discount*. Si les achats d'impulsion sont moins nombreux, les Français restent attachés aux marques, synonymes de réassurance et de permanence dans un monde qui change et qui inquiète. Ils les considèrent à la fois comme des repères (53 %) et des vecteurs d'identité (47 %).

Ces éléments témoignent de l'apparition d'un nouveau modèle de décision d'achat : le rapport valeur/coût remplace le traditionnel rapport qualité/prix. Si la qualité intrinsèque des vêtements demeure une attente forte des clients, il s'y ajoute d'autres « valeurs », souvent immatérielles, comme la marque et son image, l'accueil au point de vente, les garanties, les services ou la dimension « vertueuse » du fabricant et du distributeur (transparence, respect des engagements, pratiques environnementales...).

De même, le prix affiché n'est que l'un des constituants du « coût global » perçu, qui valorise notamment le temps passé en distinguant les « temps morts » des « temps forts ». « *Une chose n'a pas une valeur parce qu'elle coûte ; elle coûte parce qu'elle a une valeur* », comme l'avait déjà compris le philosophe Etienne de Condillac, au milieu du XVIII^e siècle.

La mode est éclatée et contradictoire

La baisse ancienne et continue de la part des dépenses d'habillement s'explique d'abord par l'évolution des attitudes à l'égard de la mode. Dans un contexte d'individualisation, les Français ont fait preuve d'une résistance croissante à l'uniformité et aux diktats imposés par les créateurs. On a ainsi vu apparaître une distinction entre les adeptes de la *slow-fashion* et ceux de la *fast-fashion*, en général plus jeunes. L'affirmation de soi se fait désormais davantage dans la façon de vivre que dans celle de s'habiller. Les pressions sociales sont moins fortes et les femmes ne se sentent plus obligées de renouveler leur garde-robe deux fois par an. Le vêtement a donc en partie perdu son statut de signe extérieur de richesse. Les Français ont par ailleurs privilégié les circuits courts et fait jouer la concurrence.

De leur côté, les créateurs, fabricants et distributeurs tentent de modifier ces comportements en incitant à des achats plus fréquents. Les collections sont ainsi renouvelées plus souvent, les modèles sont davantage mis en valeur dans les magasins, l'accueil et les services ont progressé. Les prix ont baissé, du fait notamment de la délocalisation des usines et des importations. Les modes se succèdent, mais elles sont devenues multiples, éclatées, changeantes. Les tendances récentes vont globalement dans le sens d'un retour à l'élégance, à la couleur, à une plus grande féminité, au romantisme. Elles suivent plus les mouvements de la rue qu'elles ne les précèdent, et les Français (comme les magazines féminins ou spécialisés) ne parviennent guère à les identifier et les décrypter, sauf à dire que la mode est foisonnante, diversifiée, contradictoire. Les *fashion victims* ne savent plus à quel style se vouer. Des modes communautaires ou tribales ont pris le pas sur la mode collective (...).

Les fonctions des vêtements ont changé avec la relation au corps. Leur rôle traditionnel de « vitrine » s'est ainsi accompagné de celui de « miroir ». Certes, le vêtement reste le support privilégié de l'image de soi que l'on donne aux autres. Mais il est aussi un moyen de trouver et d'affirmer sa propre identité, parfois aussi d'en changer.

Dans leur environnement professionnel ou social, certains choisissent ainsi de se fondre dans la masse en endossant une sorte d'uniforme qui leur permet d'être « transparents ». D'autres cherchent à signifier leur appartenance à un groupe social restreint (tribu, clan, groupe d'âge...) défini par un système de valeurs et des modes de vie spécifiques. D'autres, enfin, jouent avec leur apparence afin de brouiller les pistes ou de révéler des facettes différentes de leur identité en fonction des situations ou de leur humeur.

De plus en plus souvent, les français ajoutent des touches personnelles à leur habillement, pour se différencier des autres ou se surprendre eux-mêmes. Dans ce contexte, la mode propose des idées et des thèmes qui sont souvent détournés et mélangés par les individus qui cherchent ainsi à créer leur propre style.

Être ou paraître, imiter ou se différencier, tels sont les choix qui s'offrent à chacun dans les différents moments de la vie.

DOCUMENT 11

LA GARDE-ROBE DES ÉCONOMISTES

Achille Weinberg*Sciences Humaines*, Grands dossiers n° 16, 2009

L'industrie de l'habillement est un secteur économique proliférant, diversifié et en renouvellement constant. Tous les modèles (socio) économiques peuvent s'y déployer à loisir, sans prendre aucun risque d'être vraiment contredits.

En matière vestimentaire, l'humanité a largement comblé ses besoins. Car si l'on ne s'habillait que pour se protéger du climat ou cacher sa pudeur, il suffirait de peu de chose. S'il suffisait de vêtir convenablement 6 ou 7 milliards d'humains, l'humanité serait satisfaite.

Les *jeans* et les *tee-shirts* sont aujourd'hui presque inusables, et leur prix parfois dérisoire. Et pourtant l'industrie de l'habillement ne cesse de produire, vendre, consommer chaque année des milliards de chaussettes, chemises, jupes, pantalons, costumes, sous-vêtements, tuniques, etc. Ils viennent s'entasser sur les rayons des magasins, puis les placards des particuliers, et, rapidement démodés, sont remplacés aussitôt par des vagues de collections nouvelles.

Les associations humanitaires comme Emmaüs, le Secours populaire ou l'Armée du salut reçoivent chaque jour des montagnes de vêtements à peine usés. Une partie seulement est recyclée sur un second marché. Il y a bien longtemps que l'on ne rapièce plus les vêtements, que l'on ne remplace plus les boutons manquants. Une partie de ces surplus est envoyée par conteneurs dans quelques pays d'Afrique, qui sont les derniers à être preneurs. Le reste est jeté.

Pourquoi les humains semblent-ils aussi insatiables en matière de vêtements ? Roland Barthes apporte une réponse simple qui tient en trois mots. Le vêtement répond à trois fonctions : « protection, pudeur, parure ». Et de ces trois P, le troisième, « parure », est le plus important. S'il ne s'agissait que de protéger le corps, quelques vêtements simples et robustes y suffiraient. Mais le vêtement est aussi un signe, un marqueur social et un moyen de distinction. (...)

La parure s'inscrit dans un jeu social lié à des codes et des conventions, une hiérarchie de valeurs, et une course permanente à la distinction. Ce jeu produit une dynamique sans fin. Dès que les sociétés s'enrichissent, les moyens de distinction entre les couches et les strates se diversifient. Les vêtements deviennent des signes d'apparat. Pietra Rivoli, professeur à Georgetown (Washington DC), auteure des « *Aventures d'un tee-shirt dans l'économie mondialisée* » raconte que les *tee-shirts* donnés par les familles américaines et qui arrivent en Afrique par conteneurs entiers sont écoulés pour des sommes dérisoires sur les marchés locaux. Mais il ne faut pas croire pour autant que pour les Tanzaniens, Béninois, ou Congolais, ces *tee-shirts* n'ont qu'une valeur utilitaire. Les clients connaissent très bien les marques et la valeur qui y est attachée. Un *tee-shirt Gap* ou portant le nom d'une grande équipe de football américain est revendu 4, 5 ou 10 fois plus cher qu'un simple *tee-shirt* sans style ni marque. Et les « flocons de neige » (c'est ainsi qu'on désigne les *tee-shirts* de marque qui sont repérés dans les grands lots importés) sont immédiatement repérés par les vendeurs et clients. Ici, les consommateurs

ne sont pas des fashion victims manipulée par la publicité des chaînes de distribution qui sont inexistantes. L'ostentation est l'un des moteurs de l'économie de l'habillement, historiquement récente mais qui se greffe sur une passion humaine ayant des ressorts anthropologiques très profonds (...)

En matière d'économie de l'habillement, plus on grimpe en gamme, moins la concurrence joue sur les prix, plus elle va jouer sur la marque. On entre alors dans la sphère de l'économie de l'ostentation. Au début du ^{xx}^e siècle, l'économiste Thorstein Veblen avait mis en évidence le paradoxe désormais connu sous le nom d'« effet Veblen » : dans les produits de luxe, un prix qui monte ne fait pas baisser la demande ; il attire même une demande nouvelle de consommateurs en quête de distinction. Comprendre comment un produit devient une « marque » prisee relève d'une autre approche socioéconomique : tel est le cas de l'économie des singularités de Lucien Karpik ou de « l'entreprise marquante » de Jean Claude Thoenig et Charles Waldman. Il s'agit de montrer comment une marque conquiert peu à peu un territoire fondé sur une réputation plutôt que sur un rapport qualité/prix peu mesurable.

J.-C. Thoenig cite le cas Benetton. A la fin des années 1980, la marque italienne, fondée dans les années 1950 par Luciano Benetton, s'était imposée sur un marché assez terne et classique du pull, en imposant un nouveau style : le pull aux couleurs vives. Il s'agissait, en Italie, d'une véritable « révolution » portée par un ancien militant voulant briser les codes d'une société figée dans ses traditions. Porter un pull Benetton revenait donc à affirmer une identité : la jeunesse, la modernité, l'anticonformisme. Dans les années 1980, Benetton a réussi une nouvelle percée marketing grâce à des campagnes publicitaires atypiques et provocatrices mettant en scène des mannequins trisomiques, une nonne sacrilège, un enfant noir.

Le pull Benetton exprimait un projet éthique : l'éloge de la différence (tout en espérant que le monde entier allait s'habiller Benetton). Tel est le propre de « l'entreprise marquante », selon J.-C. Thoenig ; elle ne propose pas un produit fonctionnel à un client anonyme sur un marché neutre. L'entreprise « marquante » conquiert un territoire comme le font les missionnaires : elle propose un produit chargé de sens et de valeur à des individus en quête de sens.

DOCUMENT 12

**TRADITION/ TRANSGRESSION
L'ESTHÉTIQUE NIPPONE D'XXXHOLIC**

Le Monde Magazine, 2009

**TRADITION**

L'esthétique nippone
d'XXXHolic, des Clamp,
quattor féminin de
mangakas

Le Monde magazine
n° 5, 17-10-09

DOCUMENT 13

COMMENT SE CRÉE UNE MODE ?

Guillaume Erner

Sciences Humaines, n° 183, 2007

Prénoms, vêtements, musique... Les modes apparaissent dans tous les domaines. Nombreux sont ceux qui tentent de les décrypter, voire d'anticiper les tendances des années à venir, sans jamais y parvenir vraiment. Enquête sur les mécanismes cachés de la mode.

Vous voulez observer la naissance d'une tendance ?

Rien de plus simple. Rendez-vous par exemple dans une maternité. Choisissez un prénom rare — Mita ou Elliott par exemple — et comptez le nombre de parents qui l'ont donné à leur bébé. Si seulement un ou deux nouveau-nés portent ces patronymes, c'est que les parents qui les ont choisis sont des originaux. Plus de deux Mita ou Elliott, c'est peut-être une coïncidence. Plus de trois ? C'est probablement une tendance qui s'amorce.

La tendance, cet arbitraire collectif

Egalement désignés sous le nom de « tocade » ou à l'aide du terme anglais de « *trend* », ces phénomènes régissent les domaines les plus variés de nos existences ; ils constituent l'une des illustrations les plus évidentes de la propension humaine au mimétisme. Pour un sociologue, cette situation trouve son origine dans la conjugaison de deux verbes : appartenir et se distinguer. Toute tendance est le résultat collectif d'une somme de choix individuels, d'une suite de stratégies personnelles. Au-delà des prénoms, les tendances jouent désormais un rôle dans tous les domaines de nos existences. L'empire des tendances s'étend : comme l'anticipait Alexis de Tocqueville, les hommes des temps démocratiques ont des goûts de plus en plus semblables. L'égalisation des conditions, la mondialisation des phénomènes de mode donnent une audience particulière au phénomène des tendances. Rappelez-vous l'anecdotique et édifiant cas du *Rubik's Cube*, ce casse-tête inventé par le sculpteur roumain Erno Rubik en 1974. Il a été vendu à 250 millions d'exemplaires : un humain sur vingt a possédé ce jouet ! Depuis le *Rubik's Cube*, de nombreuses tendances ont déferlé sur la planète. Citons, pêle-mêle, la trottinette, les « boys bands », ou bien ces bottes fourrées que certaines n'hésitent pas à porter l'été, appelées des *Uggs*. Ces engouements soudains concernent autant des biens matériels que des objets immatériels. Si les modes vestimentaires ou gastronomiques sont clairement identifiées, les tocales peuvent aussi s'emparer d'un sport, d'une forme artistique ou même parfois d'un mot. Car les tendances ne sont pas nécessairement des phénomènes marchands. Personne ne vend les prénoms, les moustaches ou les manières de porter des bottes — avec le jean au-dessus ou rentré à l'intérieur — et pourtant, le mimétisme régit ces comportements. Au-delà de leur diversité, ces tendances partagent deux caractéristiques : ce sont des phénomènes à la fois cycliques et arbitraires. Cycliques parce qu'elles prennent bien souvent la forme d'une courbe en cloche, qui représente les deux périodes de la vie d'une tendance : leur ascension suivie d'une période de déclin. Deux phases difficiles à prévoir... car les acteurs peinent à les justifier...

Pourquoi jette-t-on son dévolu sur une paire de chaussures plutôt que sur une autre ? La réponse à cette question ne peut-être que contextuelle et arbitraire. Il n'y a pas de bonne raison de préférer les tongs aux méduses (sandales de plage en plastique), c'est la rue qui fixe la valeur respective de ces deux types de chaussures. L'engouement ou le désintérêt dont chacun fait preuve vis-à-vis de ces vogues s'explique par le poids des normes collectives.

C'est en tout cas cet arbitraire qui distingue profondément les tendances d'autres comportements collectifs. L'apparition des embouteillages obéit à des logiques simples à comprendre, voire à prévoir. La vogue de certaines idées repose également sur une logique que l'on pourrait essayer de mettre en évidence, même si elle est probablement plus complexe à saisir (l'attrait récent manifesté pour les idées écologistes n'est pas aussi simple à justifier que l'afflux d'automobiles). C'est pourquoi la genèse et la disparition des tendances requièrent des modèles explicatifs spécifiques.

Tendances ! Prévisions tendancieuses ?

Les difficultés à élaborer ces modèles et, plus encore, à prévoir ces tendances contrastent avec la curiosité qui entoure ces phénomènes. La « réflexivité » contemporaine s'intéresse particulièrement aux modes et l'on ne compte plus les rubriques ou les émissions consacrées aux tendances. Bien entendu, ce désir de savoir n'est pas toujours gratuit. L'individu lambda peut chercher dans ces informations un guide pratique de savoir-être ou de savoir-acheter. Elles deviennent en revanche stratégiques pour tous ceux, producteurs ou distributeurs, qui doivent désormais tenir compte des tendances. Ils sont de plus en plus nombreux : de l'hôtellerie à l'automobile en passant par la médecine ou l'aéronautique, rares sont les domaines qui peuvent aujourd'hui s'exonérer des diktats de la mode.

Certains *tendanceurs*, à l'instar de l'Américaine Faith Popcorn, sont ainsi devenus de véritables gourous, devinant la société de demain comme d'autres lisent dans le marc de café. On leur doit les « métrosexuels » et autres bobos, autant de personnages qui nous sont désormais familiers.

Derrière ce plaisant jargon, on trouve un mélange d'intuitions justes et de charlatanisme distingué, lequel confond allégrement modes de consommation et modes de vie, avant tout destiné à fournir des catégories aux hommes de marketing pour affiner les segmentations qu'ils utilisent. En outre, ces *tendanceurs* ne se contentent pas de délivrer leur propre conception de la stratification sociale ; ils s'expriment très souvent sur la genèse des tendances. Là aussi, leur absence de méthode prédomine — l'un d'entre eux évoque, pour décrire l'essentiel de sa démarche, l'image d'« un radar toujours branché sur on ». Les résultats sont souvent étonnants, comme en témoigne cette tentative d'expliquer la faveur qui entoure les santiags : « *Elles révèlent, nous dit un tendanceur, notre envie de nouvelles frontières. Communion avec la nature... Envie de terres vierges* ». Ce type d'explications relève de ce que l'on appelle, en sociologie, des théories *ad hoc*, où l'explication coïncide miraculeusement avec la chose à expliquer. Les bottes de *cow-boy* satisfont notre désir de terres vierges comme la vertu dormitive expliquait les effets de l'opium.

Nullement embarrassées par la tautologie, ces approches qui expliquent l'époque par l'époque s'autorisent généralement de Roland Barthes. Pourtant, le fondateur

de la sémiologie n'aurait jamais accordé sa bénédiction à de telles entreprises. Car ces discours partent du postulat implicite que l'on expliquerait une tendance en mettant au jour la cohérence d'une mode et d'une époque, comme si les objets avaient une essence susceptible de coïncider (ou non) avec un hypothétique esprit du temps. Le triomphe de la couleur grise serait celle des nuances, celui des canapés bas signifierait le besoin de se lover, etc. Pourtant, dans ses *Mythologies*, R. Barthes refuse de substantialiser le mythe. Selon lui, si tout peut parler aux hommes, rien n'est fatalement obligé de leur parler. Tout peut-être à la mode, « *chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral* ». Certes, les déterminants sociaux de certaines tendances sont évidents. Comment douter, par exemple, que le port du pantalon chez les femmes signe leur émancipation, ou bien encore que la victoire du jean indique la déroute du formel. Aucune nécessité là-dedans. Cependant ; la victoire du jean n'est pas celle du pyjama, le pantalon appartient certes au vestiaire féminin mais la cravate n'y a fait que de timides apparitions.

Mais où se trouve donc le déterminisme ultime ?

Cette manière de fataliser la demande sociale est généralement irréfutable. Contrairement aux enseignements de R. Barthes, cette sémiologie devient un « piège métaphysique » : elle consiste à montrer en quoi une essence coïncide avec une époque. Pourtant une lecture ontologique de la mode est condamnée à échouer : la mode n'a pas d'essence, elle a au mieux une signification sociale relative, inscrite dans son contexte d'apparition.

Si l'époque n'a pas d'esprit lorsqu'il s'agit de mode, alors le déterminisme ultime est à rechercher ailleurs. D'où parfois la tentation d'expliquer les tendances par l'influence de puissances occultes. Une démarche qui peut être qualifiée de « manipulationniste » car elle postule que l'on manipule les foules pour les conduire à adhérer à certaines modes. Dans cette perspective, les modes sont des manifestations de l'irrationalité de l'homme. L'individu n'y exprimerait aucun choix mais se contenterait, en ce domaine, d'affirmer son instinct grégaire. Toutes affirment également que le mimétisme règne sans partage sur les phénomènes de mode. C'est ce que l'on appelle la diffusion verticale des goûts : il suffirait qu'un petit groupe d'initiés apporte ses suffrages à une mode pour que la foule dans son ensemble cherche à les imiter. Cette représentation des tendances a par exemple donné naissance à la notion d'« *influentials* », popularisée aux Etats-Unis auprès des professionnels du marketing par un *best-seller* éponyme.

Selon la thèse contenue dans cet ouvrage, il existerait une minorité d'individus — 10 % d'après les auteurs de ce livre — qui constitueraient les fameux *leaders* d'opinion, décidant deux à cinq ans avant les profanes des tendances du lendemain. Bien sûr, l'existence de ces *influentials* n'a jamais été étayée par la moindre preuve ou par une quelconque étude digne de ce nom. Toutefois, cette notion a au moins eu le mérite de donner du travail à un certain nombre de cabinets d'étude autour d'un principe simple : il suffit d'étudier les goûts actuels de l'Avant-garde pour imaginer ceux qui se diffuseront demain parmi les masses. Voilà pourquoi, dans un défilé de mode, le public est analysé avec autant d'attention que les modèles qui déambulent sur le podium. Ces professionnels de la mode sont censés prédire par leur choix vestimentaire ce que la majorité désirera quelques mois plus tard. Reste que ces sondages sont loin de donner satisfaction. Les modes n'obéissent pas — ou plus — au schéma simpliste de la diffusion verticale des goûts.

Comme le montre de nombreuses tendances, depuis le rap jusqu'au *streetwear*, les *influentials* se recrutent désormais bien plus dans la rue que sur les podiums. Dans le domaine vestimentaire, les banlieues dictent certaines modes, les pop-stars en suggèrent d'autres, mais aucun *leader* d'opinion ne paraît s'imposer à coup sûr. C'est d'ailleurs ce qu'ont démontré des études réalisées autour des prénoms. Côme et Théophile peuvent émouvoir les milieux mieux dotés socialement, cela n'annonce en rien leur prochaine diffusion dans toutes les classes de la société.

DOCUMENT 14

LOI DE POIRET ET PROPHÉTIE AUTORÉALISATRICE

Pour comprendre comment fonctionnent les tendances, mieux vaut se fier à leur apparence, autrement dit à ces courbes de Gauss qui décrivent leur cycle de vie. C'est notamment ce qu'a mis en évidence l'anthropologue Alfred Koberger, soulignant l'existence de cycles dans la longueur des jupes. Moins formalisateur, le couturier Paul Poiret a également eu l'occasion de se pencher sur ces cycles. Selon lui, tout excès en matière de mode était signe de fin. Ainsi des chapeaux : le couturier avait prophétisé qu'ils allaient devenir unis.

Pourquoi ? Parce que les chapeaux étaient à ce point surchargés qu'ils ne pouvaient que s'alléger. Cette remarque en apparence innocente pourrait être élevée à la dignité de règle dans le domaine des tendances.

La règle de Poiret ne s'applique pas qu'au vêtement. Elle décrit parfaitement l'évolution de la décoration intérieure où la mode des grands espaces froids, l'esthétique du loft, a été éclipsée au profit de celle d'appartements bourgeois aux couleurs chaudes.

De la même façon, elle aurait pu permettre d'anticiper le passage, dans l'apparence des automobiles, du « biodesign », un dessin rond, très charnu, aux formes beaucoup plus anguleuses aujourd'hui en vogue. Cette règle ne tire pas sa pertinence de forces mystérieuses : elle s'explique par le mouvement de flux et de reflux caractéristique de toutes les modes. Autre notion utile à la compréhension des tendances : la « *self-fulfilling prophecy* » ou prophétie autoréalisatrice.

Selon ce principe formalisé à l'origine par Robert Merton (sous le nom de théorème de Thomas) une chose perçue comme réelle devient réelle dans ses conséquences. Transposé dans le domaine de la mode, ce mécanisme suggère qu'il suffit qu'un objet soit décrété comme tendance par une personne habilitée pour qu'il le devienne.

Si la prophétie autoréalisatrice fonctionne aussi bien en la matière, c'est que tout peut devenir à la mode : il n'existe aucune barrière structurelle qui pourrait empêcher un objet d'être emporté par une vogue. Le constat est fréquemment effectué : ce que l'on haïssait hier devient souvent ce que tout le monde recherche. A l'origine de ces phénomènes, un effet de croyance : l'objet est comme ennobli par une instance légitime. Pour se faire, il doit avoir été adoubé par l'un de ces personnages charismatiques dont l'un des métiers est de produire des normes. Est à la mode ce qui est décrété comme tel par un couturier reconnu ou une starlette en vue.

L'opération de transsubstantiation est d'autant plus facile à mener que le « magicien de la mode », comme le prophète selon Max Weber, n'a pas besoin de justifier ses choix. Sa force réside dans la domination qu'il exerce sur le champ, non sur sa puissance de conviction. Bien évidemment, ces individus auxquels on prête un pouvoir sont eux-mêmes soumis à la mode : les tendances n'acceptent aucune autorité durable. Mais pendant l'intervalle où ils disposent d'un pouvoir, ces paroles autorisées peuvent transformer leur don en système. C'est par exemple ce qu'on fait les « *select stores* », magasins dont la vocation est de ne vendre que des produits à la mode. (...)

En sortant de la société traditionnelle, les hommes sont devenus libres de leurs actes et de leurs choix. Et pourtant, ils continuent de croire qu'un club mystérieux leur impose des tendances qu'ils sont dans l'obligation d'accepter. Les individus ne se reconnaissent pas encore comme l'unique source d'organisation sociale ; ils persistent à situer cette source dans une puissance énigmatique vis-à-vis de laquelle ils se situeraient dans une dépendance radicale. Nostalgie de l'absolu ? Incapacité à prendre conscience de la force du fait social ? Toujours est-il que les hommes continuent à faire la mode tout en ignorant qu'ils la font.

DOCUMENT 15

ENDUÔ

Dominique Hernandez, C.R.A.B. 2009

Enduô est un des verbes grecs signifiant vêtir. Mais en français comme en grec, un verbe, un mot est bien rarement isolé, unique. Non seulement il y a toute la famille d'une même racine déclinée en verbe, en substantif, en adjectif, en adverbe... Mais un mot est souvent aussi accompagné, de près ou de loin par des synonymes qui peuvent mettre en relief un des ses aspects particuliers, et il est précédé d'une étymologie qui élargit son espace jusqu'à des territoires parfois perdus mais d'où se lèvent des échos toujours intéressants. Et se dessine alors de proche en proche, jusqu'au lointain, un espace en plusieurs dimensions, y compris la quatrième dimension, le temps, un espace formé d'une multiplicité de sens comme autant de sources vivifiantes où se renouvellent les significations et les saveurs des mots.

Etymologies...

Ainsi « *vêtir* », le verbe français est accompagné de plusieurs synonymes, entre autre, le verbe « *habiller* », mais l'un et l'autre n'ont pas la même étymologie et si vêtir et son adjectif vêtement sont issus de la même racine latine *vestire* qui signifie couvrir d'un vêtement, « *habiller* » est dérivé de « *bille* » et signifie à l'origine « *préparer une bille de bois* », alors que l'habit dont on s'habille vient pour sa part de la famille latine de *habere* en passant par l'habitude qui veut dire « *manière d'être* » et qui s'est spécialisé au Moyen-âge dans le sens de costume religieux puis plus largement vêtement

Pour les verbes grecs traduits par vêtir. Revêtir, habiller, c'est la même chose. Il y en a plusieurs parmi lesquels l'*enduô* de ce jour, qui n'est pas d'ailleurs le plus utilisé par les auteurs du *Nouveau Testament*.

Ils lui préfèrent souvent *himatizo* qui est lui-même un lointain dérivé d'un des autres verbes grecs parlant de vêtir, ou encore *periballo*, un verbe composé rappelant la gestuelle de l'habillement quand on jette autour de soi une pièce de tissu.

Enduô a deux sens outre vêtir, habiller, c'est aussi, et d'abord, « *entrer dans* ». La racine *duô* signifie « *s'enfoncer* », « *plonger dans* ». Alors avec *enduô*, vêtir, ce n'est pas tant recouvrir, poser un vêtement sur quelqu'un ou sur soi, le geste habituel lorsqu'on s'habille, que rentrer dans son vêtement, comme si le vêtement était un lieu, un espace qu'on habite en le revêtant. Le choix du vêtement et la décision de s'en revêtir ou le fait d'en être revêtu prennent alors une grande importance.

Plus qu'une matière, une forme et une couleur, il est vrai que le vêtement est toujours un langage. Code vestimentaire, uniforme, style des vêtements adressent aux autres des messages : affirmation, reconnaissance, revendication, exposition, provocation...

DOCUMENT 16

FRINGUES, VÊTEMENTS, PARURES... OU COMMENT LES MOTS HABILLENENT NOTRE VIE SOCIALE

Annie Mollard - Desfour

Mode, des parures aux marques de luxe - *ECONOMICA*, 2005

Introduction

Il a été souvent souligné que le vêtement constitue l'un des traits les plus caractéristiques de « l'animal social » qu'est l'homme. L'habit dévoile plus d'un aspect de l'histoire des mœurs, et « *la toilette est l'expression de la société* », comme l'écrit Balzac dans *le Traité de la Vie élégante*.

Nous avons voulu nous interroger sur le rôle du vêtement, non pas en spécialiste de la mode et de son histoire, mais en linguistes, au travers des mots et de leur évolution, en analysant les termes généraux ou les expressions du vocabulaire de la mode : description des vêtements dans leur globalité ou dans leurs diverses parties, manières de le porter... au cœur des textes, des dictionnaires et des articles de mode.

Ce lexique particulier met en lumière la manière dont les mots de la mode, du costume, « habillent » notre vie sociale, témoignent des rapprochements des domaines lexicologiques et sociologiques en révélant notre rapport au vêtement et ses évolutions/révolutions.

Ainsi, au travers des mots du vocabulaire de l'habillement, peut-on observer, à l'origine des mots, un modèle normatif de société instauré par la classe dominante qui a imposé une idée du « beau vêtement », l'inscription de ce vocabulaire dans la vie de la société tout entière, en conformité avec l'histoire politique, économique, littéraire, et le passage du respect des règles à la transgression, au brouillage des codes...

Le vêtement : un modèle normatif de société

Le modèle normatif du « beau » vêtement, imposé par la « haute » société, s'est élaboré en stigmatisant la façon de se vêtir des basses couches de la population.

Les premières conceptions du vêtement : apparence, maintien, conformité à la règle

L'étymologie et l'histoire des termes essentiels de l'habillement sont révélatrices des premières conceptions du vêtement.

Ainsi habit, apparu au ^{XII}^e siècle est emprunté au latin *habitus* : « manière d'être, maintien » — issu lui-même de *habere* : « se tenir » — et désigne à l'origine un vêtement religieux. Son dérivé verbal *habiller* — de « bille (de bois) » — signifie initialement « préparer une bille de bois », d'où ultérieurement « apprêter ». De même tenue — du latin *tenere* : « manière d'être, de se montrer » — a désigné, au ^{XVI}^e siècle, la « prestance, contenance, manière d'être d'une personne », et *parure*, *parer* — du latin *parare* : « préparer, apprêter » — avaient pour premier sens l'idée de « donner une certaine image de soi ». Costume vient du latin *consuetudo* : « habitude » qui a donné en ancien français coutume ; au ^{XVIII}^e siècle, il signifie « manière de s'habiller conforme à sa condition sociale, à l'époque », avant de désigner, au ^{XIX}^e siècle, l'habit masculin. *Mode* vient du latin *modus* : « façon d'être ; manière de faire, de se conduire, de se diriger » ; à l'origine associé à l'idée de durée, ce n'est que vers 1480 que *mode* prendra le sens de « manière de s'habiller » et sera associé à l'idée de fugitif, de transitoire, de passager, le vêtement ne devenant objet de mode qu'au milieu du ^{XIV}^e siècle.

D'autres termes, adjectifs et verbes, mettent en lumière l'importance du bel aspect et de la bonne tenue des vêtements. Ainsi l'adjectif *dépenaillé* (^{XVI}^e siècle ; issu du croisement du moyen français *pennallye*, *penaille* : « ensemble des vêtements de quelqu'un », puis « tas de loques ») a qualifié une personne en haillons, puis à la mise simplement négligée. De même débraillé (^{XV}^e siècle, de *braie*) désignait une personne dont les braies - les pantalons - n'étaient pas retenues par une ceinture, puis une personne aux vêtements en désordre. De même *fagoter* signifie à l'origine « mettre en fagots », avant de prendre, au ^{XVI}^e siècle, le sens de « s'habiller sans recherche ». (...)

A travers les étymologies et l'histoire des mots est ainsi mise à jour une certaine conception du vêtement dans laquelle l'apparence, la tenue, le maintien et la conformité à la règle sont essentiels.

Entre le Moyen Age et le ^{XIX}^e siècle, la société était fondée sur l'ordre social, la hiérarchie, et la « culture des apparences » : le vêtement est « représentation », et si l'on s'apprête, se pare pour donner une certaine image de soi, l'habit se doit de respecter les règles vestimentaires en vigueur, d'être conforme à la condition, à l'époque, au sexe de celui qui le porte... Véritable reflet de la personne, « carte d'identité sociale » devant indiquer le rang, le statut social, le vêtement est aussi une manière, une façon d'être dans une société dans laquelle on se doit de « tenir son rang ». (...)

Une forme de représentation des différentes classes sociales

Dans un monde d'apparence et de convention, l'habit — reflet du statut social de celui qui le porte — s'il ne doit pas forcément être somptueux, doit pour le moins être de bonne tenue et maintien et fait dans une étoffe neuve.

Or ce type de vêtement était l'apanage de la classe sociale aisée, de la « Haute Société », qui seule avait le droit ou les moyens de porter des vêtements aux étoffes de belle tenue et de bel aspect, le peuple devant se contenter d'étoffes grossières et bon marché, ou de vêtements usagés et défraîchis, achetés à bas prix aux fripiers.

Une division de la société s'effectue et se traduit donc par le vêtement qui, représentation des différentes classes sociales, sert de division entre celles-ci.

Un lexique mélioratif du vêtement associé à la Haute Société

Par référence à leurs vêtements, les classes supérieures de la société sont qualifiées ou désignées par métonymie, à l'aide de termes mélioratifs et valorisants. Les qualificatifs d'élégant (xii^e siècle, du latin *elegans* : « qui sait choisir, de bon goût »), de *pimpant* (xiv^e siècle, dérivé du radical *pimp*, exprimant la parure, la grâce) signifiant « vêtu avec recherche, élégance, d'une manière qui attire l'œil ; dont l'apparence vestimentaire est séduisante par sa grâce, sa fraîcheur, sa gaîté », et de fringant (xv^e siècle, de fringuer : gambader, se pavaner) : « ceux qui brillent par leur recherche vestimentaire »... mettent en avant le bon goût, l'élégance, la manière d'être, de se comporter, de « briller » et de se situer ainsi au-dessus du bas peuple. (...)

Cette « brillance » au propre et au figuré de la « Haute Société » se retrouve encore dans les termes brillant et rutilant désignant ceux qui brillent par leur apparence cossue, leur air satisfait, important qui les situent hors de la horde du commun. (...) Plus près de nous, le terme *fashion* (1830 : « la mode, le bon ton dans le grand monde ») désigne, par métonymie, le beau, la société élégante. (...) De même *chic* (1793 : « air dégagé, aisance » ; 1823 : « subtilité, finesse »), est, depuis 1835, synonyme d'élégance et renvoie à la classe sociale privilégiée.

Un lexique péjoratif du vêtement pour condamner le peuple

A l'opposé de la « Haute Société », le peuple, la « basse société », est associé à un vocabulaire de l'habillement particulièrement dépréciatif, apparu entre le Moyen Âge et la Révolution.

Des vêtements aux étoffes grossières, sans tenue, déchirés, souvent sales, portés par les petites gens, le peuple

De nombreux termes à connotation fortement péjorative désignent les étoffes et les vêtements sans valeur, en mauvais état, froissés, déchirés, en lambeaux, portés par le peuple.

Ainsi *chiffe*, *chiffon*, *chipe* désignent des étoffes de mauvaise qualité ou en mauvais état, froissées ou vieilles et déchirées. (...)

De même, nombreux sont les substantifs nommant les vêtements de misère, usagés ou déchirés : *frapouille* (1735 « guenille, haillon »), *fripe(s)* (du bas latin *faluppa*, d'origine incertaine ; x^e siècle : « fibres, filaments, petites choses sans

valeur ») désignant depuis le ^{xiv}^e siècle les chiffons et vieux vêtements ; *frusque* (^{xix}^e siècle ; issu du vieux terme d'argot *frusquin* désignant les biens, les effets les vêtements, en particulier en mauvais état ; haillon), (^{xiv}^e siècle, « vieux lambeau d'étoffe » ; soit emprunt à l'allemand *hadel* « chiffon, guenille, lambeau », forme secondaire de *hader*, de même sens, soit diminutif en *on* de *haillles* « guenilles », breton. *haillvodet* « canaille »), *harde* (^{xv}^e siècle, ensemble des effets personnels — vêtements, meubles, etc. —, puis vêtements pauvres et usagés), *loque* (1475 « chiffon » ; d'un mot néerlandais désignant une mèche de laine grossière), *nippe(s)* (^{xvii}^e siècle, vêtement usagé, puis vêtement en général), *penaille* et *penaillon* — « tas de hardes, haillons » ; dérivés de l'ancien français *penne*, au sens de « fourrure souvent employée comme doublure », lui-même du latin classique « plume » ; suffixe — *aille*, « ensemble des vêtements de quelqu'un ». (...)

Certains termes désignent les vêtements sales, crottés, couverts de boue : *guenille* (issu de *guenipe*, d'un ancien verbe signifiant « mouiller, crotter ») désigne depuis 1611 un « haillon, vieux chiffon troué » d'où, en 1664, un « vêtement sale et déchiré », et *guenipe* (du gaulois *wadana* : « eau ») a désigné des hardes boueuses. Ces nombreuses dénominations péjoratives des étoffes et vêtements du peuple donnent lieu à de multiples métaphores. (...)

Le peuple désigné par ses vêtements de misère

Dans un monde d'apparence et de codes, les petites gens — dont il convient de se démarquer et de se protéger — sont désignées par leurs vêtements et par les termes péjoratifs qui les nomment.

Le pauvre, porteur de *guenilles* est le *guenilleux*, *guenillard*, ou *déguenillé*, synonyme de haillonneux, *loque* ou *loqueteux*, *penailleux* — ou *penaillon* —, respectivement porteurs de haillons, de loques, ou de *penailles*. (...)

Le pauvre est d'allure repoussante. Ainsi guenille a désigné, dès 1808, une personne vieille, sale et mal habillée ; *guenillon*, équivalent féminin de *guenilleux*, une fille mal habillée, déguenillée, mais aussi, sale, tout comme *guenipe* (« hardes boueuses »), une femme vêtue de haillons et malpropre. (...)

Les vêtements de misère pour désigner les personnes sans valeur physique et morale

Les petites gens, les exclus de la société, revêtus de ces vêtements sans valeur, sont considérés comme étant eux-mêmes dénués de valeur physique et morale, et les dénominations de leurs vêtements — et des étoffes dont ils sont constitués — sont à l'origine de nombreux termes et expressions figurées particulièrement péjoratives et dévalorisantes qui associent les porteurs de ces vêtements ou étoffes à des traits du comportement condamnables.

Comme leurs vêtements, les gens du peuple, les miséreux, n'ont ni valeur physique, ni valeur morale : ils manquent de tenue, de vigueur et de volonté, ils sont sans règles et sans scrupules ; les hommes sont voleurs, les femmes débauchées, filles des rues et des ruisseaux...

Ainsi le terme vieilli *guenille* qui a désigné, à partir de 1846, une personne qui n'a pas plus de valeur qu'une guenille et est dénuée de toute vigueur physique et morale. (...)

De même *chiffe*, *haillon* et *loque* désignent une personne qui manque de caractère, qui est sans volonté, sans courage, sans énergie, déchue physiquement ou moralement. (...)

La femme pauvre est, plus que tous, désignée à la vindicte publique et *guenipe* désigne, au figuré, une femme de mauvaise vie, une prostituée de « bas étage », une « fille du ruisseau ». (...)

Chiffon qualifie une femme négligée dans sa tenue ou libre dans ses mœurs (...)
Du sens de *chipe* (« petit morceau, rognure d'étoffe ») est dérivé le verbe *chiper* : « dérober une chose de peu de valeur » et le substantif *chipette* qui (...) a signifié, à partir de 1867, « rien, peu de chose », avant de donner naissance, en 1896, à l'expression (ne pas) valoir *chipette* : « (ne pas) valoir grand-chose ».

De *fripe(s)*, « chiffon, guenille », sont certainement dérivés *fripouille*, *frapouille* et (petite) *frappe* : *fripouille* a désigné, dès 1797, un bon à rien, puis, à partir de 1837, un misérable, et en 1872, un vaurien, un malfaiteur, une personne sans scrupule ne reculant devant aucun moyen pour servir ses intérêts ; *frapouille* (1735, *frapouille* : « guenille, haillon ») est le synonyme de *fripouille* et a désigné un malfaiteur. *Frappe*, formé par apocope, désigne un jeune voyou. (...)

Ces associations particulièrement péjoratives entre les vêtements de misère et ceux qui les portent témoignent de l'importance de l'apparence, des codes vestimentaires et des divisions profondes existant entre la Haute Société et le peuple.

Vers des règles de « bon goût »

Au « beau » vêtement qui se devait, à l'origine des termes, d'être de belle tenue et de belle étoffe, mais aussi d'être conforme aux règles de la société de l'époque, succèdent peu à peu de nouvelles règles, celles du bon goût.

Certains termes non péjoratifs à leur création le sont devenus au fil des siècles en soulignant l'aspect ridicule d'un vêtement ou d'un accessoire vestimentaire inapproprié au rang et à la condition sociale de celui qui le porte, mais aussi aux simples circonstances parce qu'il est trop modeste ou trop richement orné.

Ainsi *accoutrer* (XIII^e siècle) signifiait à l'origine « assembler un vêtement par des coutures » et ne devint péjoratif qu'au XVII^e siècle, avec le sens de « s'habiller ridiculement ». (...)

De même *affubler* (XI^e siècle ; issu du latin *affibulare* «agrafer», de *fibula* : « boucle, agrafe ») signifiait « faire tenir un vêtement avec une agrafe » d'où « se couvrir d'un vêtement ». De nos jours, la nuance dépréciative du mot est généralisée et le terme met l'accent sur l'aspect misérable, démodé, et ridicule car inapproprié d'un vêtement qui ne correspond pas à son rang et à sa condition. (...)

(S')*attifer* signifie au XIII^e siècle, « (se) parer », et à partir du XVIII^e siècle : « (se) parer de manière ridicule », avec affectation ou bizarrerie (s')*endimancher*, apparu au XVII^e siècle, ne devient péjoratif qu'au XIX^e siècle, en raison du jugement social porté sur les classes modestes qui, par leur mise, sortaient de leur rang le « jour du Seigneur ».

Au XVI^e siècle, *fanfreluche*, puis au XVII^e siècle, *falbala* et *colifichet* désignent d'abord de petits ornements de toilette avant d'évoquer des ornements prétentieux et de mauvais goût. (...)

L'aspect capital du vêtement, modèle normatif de société, se révèle à travers les mots qui soulignent les évolutions et le passage de lois extrêmement rigides à de simples règles de bon goût adaptées souvent au rang ou aux circonstances. L'importance du vêtement se reflète encore dans la multitude d'expressions et locutions figurées passées dans la langue courante : *l'habit ne fait pas le moine, prendre une veste, trouver chaussure à son pied, être dans ses petits souliers, faire des effets de manche, avoir la tête près du bonnet...*

Une évolution et un enrichissement du lexique du vêtement lié aux faits économiques et sociaux

Le lexique originel du vêtement est largement puisé aux sources du latin, avec ici et là quelques anciens apports germaniques qui ne sont plus perçus comme tels aujourd'hui (comme dans *bretelle, broder, gant, ruban, sarrau...*). Mais l'appropriation de vêtements autrefois réservés aux religieux, aux armées, à certaines activités, professions — et donc milieux sociaux —, à certaines régions ou pays, ainsi que l'influence de modes de vie différents, la vogue d'un certain exotisme, ainsi qu'une anglomanie datant du XVIII^e siècle, relayée ensuite par un engouement pour le mode de vie américain, ont fait entrer dans le vocabulaire du vêtement, par emprunt ou par métonymie, un grand nombre de tenues.

Les habits religieux et uniformes de l'armée

Certains noms de vêtements ou d'accessoires vestimentaires viennent en droite ligne des deux domaines dans lesquels la tenue était la plus rigoureuse et la plus codifiée : l'Eglise et l'Armée. Ainsi *cagoule, sandale, étole, pèlerine, tunique...* nous viennent du domaine religieux ; *treillis, casquette, trench-coat, battle-dress...* sont des emprunts au domaine militaire. (...)

Des représentations sociales aux noms de vêtements

L'enrichissement du vocabulaire se manifeste fréquemment par le recours à la métonymie : certains noms de vêtements, qui désignaient à l'origine une profession, une activité, une représentation sociale ou un personnage emblématique ont ainsi donné leur nom à un vêtement.

Au XIV^e siècle, du prénom *Jacques*, sobriquet donné par les nobles aux paysans insurgés de 1358, est créé le terme *jaquette* pour désigner un vêtement d'homme descendant jusqu'aux genoux, serré à la taille par une ceinture, porté par les paysans et les hommes du peuple. (...)

Au XIX^e siècle, du prénom *Fanchon*, forme hypocoristique de *Françoise*, censé représenter la paysanne française, est créé le terme *fanchon* désignant un fichu, un mouchoir de paysanne qui se porte sur la tête, les pointes nouées sous le menton. (...)

Par référence au maillot de corps de celui qui procède au « débardage » ou déchargement des bois à quai à l'aide d'un *bard* ou chariot, *débardeur* en vient à désigner le maillot décolleté et sans manches rappelant celui des débardeurs. (...)

Au XIX^e siècle, *chandail*, abréviation de *marchand d'ail*, en est venu à désigner un tricot de laine, à col roulé et manches longues, porté par les vendeurs de légumes aux Halles de Paris. Au XX^e siècle, *Marcel*, prénom usuel et populaire symbolisant

le « Français moyen », désignera un tricot de corps fréquemment porté par les ouvriers...

Outre les termes issus du monde paysan ou ouvrier, on peut encore noter, emprunté au domaine de la danse, *ballerine* (1952), ainsi que *canotier* qui, après avoir désigné un amateur de canotage, a nommé, à la fin du XIX^e siècle, un chapeau porté pour ce genre d'activités. (...)

Les costumes traditionnels des régions de France

La France s'est longtemps caractérisée par le port de vêtements spécifiques à certaines régions mais certains costumes traditionnels ou accessoires spécifiques ont été peu à peu adoptés au-delà de leurs frontières d'origine. Ainsi *béret*, *cape*, *capeline*, *capuche*, *espadrille*... nous viennent du basque ou du provençal. (...)

Les pays étrangers et contrées plus ou moins lointaines

L'Orient et le goût de l'exotisme

L'influence orientale apparaît de façon ponctuelle dans l'histoire de la mode. Celle-ci est souvent liée à des circonstances déterminées : l'échange d'ambassades — notamment entre le roi du Siam et Louis XIV en 1685 et 1686 —, la conquête de l'Algérie et du Maroc (1830), ou encore la présentation des Ballets russes à Paris à partir de 1910. Ainsi dès le XVII^e siècle, l'image idéalisée d'un Orient fabuleux incite à l'emploi de tissus richement colorés et à l'adoption, parfois éphémère, de certains vêtements ou accessoires : nous sont venus de Turquie, *babouche*, de la Syrie, *damas*, de Perse, *châle / schal*, des Indes, *cachemire*... De même *madras*, *nankin*, *organdi*, *ottoman*, *satins*, *chintz*, *taffetas*..., *burnous*, *djellaba*, *gandoura*, *gilet*, *kimono*, *sarouel*, *turban*... sont des termes d'origine exotique qui ont enrichi notre langue pour nommer étoffes ou vêtements. (...)

Les îles lointaines sont évoquées avec les termes *bermuda* et *bikini* — avec pour *bikini* une allusion au côté particulièrement « choc » de ce maillot de bains aux dimensions très réduites, par référence au fait que, sur cet atoll, a été effectué le premier essai de la bombe atomique par la marine américaine en 1946. (...)

Les pays d'Europe

D'Allemagne nous viennent *loden*, *brandebourg*, *robe*... D'Italie ou d'Espagne, *ballerine*, *caleçon*, *pantalon*, *jupe*, *brocart*, *caban* (Sicile).

L'anglomanie et "l'américan way of life"

L'anglomanie marque le monde de la mode depuis le XVIII^e siècle, avec notamment l'apparition de nouvelles étoffes (*cheviotte*, *flanelle*, *jersey*, *mohair*, *imbuick*, *pon-gé*, *popeline*, *tartan*, *tweed*...), et des vêtements connotant l'élégance ou l'allure sportive (*cardigan*, *derby*, *duffle-coat*, *frac*, *jogging*, *jodhpurs*, *kilt*, *parka*, *polo*, *pull-over*, *redingote*, *short*, *smoking*, *spencer*, *sweater*, *tennis*, *trench-coat*...) (...)

La seconde moitié du XX^e siècle voit l'avènement de la mode et de la culture des Etats-Unis avec l'universalisme des *blue-jeans*, des *tee-shirts*, *baskets*, *sweat-shirt* et *sweaters*. (...)

Le « look » tend à devenir uniforme et mondial et les noms de marque anglo-américains devenus quasi noms communs envahissent le lexique français qui, pour

suivre le mouvement de mode, créé aussi des termes à consonance volontairement anglo-américaine tels que *K. way*. (...)

Conclusion

Le vocabulaire du vêtement, parallèlement à l'histoire politique, économique, littéraire, s'inscrit dans la vie de la société tout entière, et en reflète évolutions et bouleversements à travers les créations, disparitions et évolutions du lexique qui rend compte de l'importance de l'habit et des diverses fonctions dont il a été, au fil des siècles, revêtu. Du statut de code social imposé, le vêtement est devenu choix, brouillage des codes et des règles, emprunt et déplacement, maquillage de son rang et de sa classe sociale, affirmation d'une appartenance à un groupe pour ses choix de vies, parfois jeu et dérision. (...)

La volonté de se démarquer - parfois en se fondant dans un groupe particulier pour en afficher le style de vie et les valeurs - explique l'effacement du rôle du vêtement comme emblème incontournable d'une catégorie sociale. Mais si tout semble permis, si la mode a fait place aux « tendances », la marque semble remplacer le code, ce dont témoignent les créations lexicales des dernières décennies qui ont fait des noms de marque de quasi noms communs : *Levi's, Dim, Lacoste, Niks, Hermès, Burburrys, Adidas, Puma, Nike...*

DOCUMENT 17

DU VÊTEMENT EN GÉNÉRAL... ET DE CELUI DE L'EXCLUSION EN PARTICULIER

Denis Fleurdorge

Le Sociographe, n° 17, 2005

La codification vestimentaire participe à la mise en scène du social du simple fait qu'il est vu et qu'il est lu.

Il est vu, sous son apparence immédiate et à ce niveau propose un ensemble de « micro-indices » révélateurs d'une position individuelle en termes de différenciations signalétiques : d'âge ; de taille vestimentaire normalisée ; de sexe (vêtement pour les hommes ou les femmes) ; d'utilisation (vêtement de travail ou de loisir, vêtement du quotidien ou de cérémonie, etc.).

Il est lu, c'est-à-dire interprété, comme marque d'une position ou d'une « image » sociales : appartenance, rang, hiérarchie, privilège, etc. Ainsi, comprendre le vêtement à partir d'échanges sociaux, en termes de distinctions et d'ordonnement des groupes sociaux, contribue à dresser une « cartographie » de la gestion et du contrôle des apparences dans un souci de recherche d'un lieu de définition d'une reconnaissance sociale, de mise en œuvre de prérogatives et maintien d'égards et, plus accessoirement, d'une manière de « se poser ».

Roland Barthes (1957) a souligné l'importance du passage de l'habillement de « l'objet vêtement » au costume, c'est-à-dire à « l'acte de vêtement » : acte par

lequel l'objet vestimentaire servant à protéger le corps devient un signe collectivement reconnu comme valeur et comme norme d'un groupe social donné.

La première impression est toujours la bonne. Rien n'est plus difficile que de se départir d'une première impression. Ainsi l'apparence vestimentaire est au cœur de la construction de cette première impression qui renvoie à une sorte de « surface sociale » immédiate. « *Le vêtement dit qui l'on est, à quelle place ou rang on se situe, à quel groupe familial, professionnel ou institutionnel on appartient. Ce faisant, dans la symbolique sociale et dans l'imaginaire qui l'accompagne, le textile prend peu à peu le premier rang par rapport à tous les autres matériaux* » (Pastoureau, 2004).

Mais parler de « surface sociale », c'est d'abord poser que les apparences vestimentaires ne sont pas seulement l'expression d'un certain prestige et d'une certaine autorité, mais aussi qu'il existe un lien entre une situation et un comportement donnés. Cette surface sociale est assujettie à des formes d'acquisition spécifiques, répondant à un certain modèle et ayant en même temps la particularité de marquer une reconnaissance. Il suffit, pour mettre ce fait en évidence, de partir du principe énoncé par Marcel Mauss selon lequel « *le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps* » (Mauss, 1989).

Loin de n'être qu'une manifestation superficielle de la vie sociale, le vêtement est l'expression de l'intégrité de la personnalité et de son identité sociale, et ce par la multiplicité et la variété des formes de stylisation des pratiques sociales qu'il peut mettre en œuvre. Dit d'une autre manière le vêtement, comme forme discrète de socialisation et d'appartenance sociale, permet d'être ce que nous voulons être ou ce que nous ne sommes pas ; de dévoiler ou de masquer l'intime de notre être ; de communiquer un certain nombre d'informations sociales ; voire d'établir une distance avec les autres ou nous mettre à distance de nous-mêmes.

Impression textile

Thorstein Veblen a énoncé le principe selon lequel le vêtement relevait d'un « gaspillage ostentatoire » (1970). Si le vêtement offre bien la possibilité pour l'individu d'affirmer une « position pécuniaire », il satisfait aussi des besoins individuels plus impérieux que les besoins spirituels. Ces besoins individuels relèvent de deux ordres d'impératifs : d'une part l'obligation de se soumettre à une certaine conformité d'usage et de goût, et d'autre part d'obéir à une exigence de prix fondée sur le principe courant selon lequel ce qui n'est pas cher n'est pas de bonne qualité. Ceci montre que le vêtement a pour fonction sociale de permettre la visibilité (ostentatoire) d'un niveau de richesse, et donc d'une capacité d'accès individuel à des objets rares et chers. Pour Veblen, on a là le témoignage d'une réussite pécuniaire et sociale et donc l'expression d'une certaine dignité sociale.

L'une des caractéristiques majeures de nos sociétés modernes est la multiplicité des formes de différenciation sociale et d'expression de celle-ci étendue à l'espace infini des jeux sociaux. Ainsi, le rapport dialectique entre identité individuelle et statut social se trouve souvent aboli car souvent non-identifiable au premier coup d'œil.

Autrement dit, l'apparence vestimentaire et la parure ne permettent pas de définir objectivement la véritable identité individuelle, le véritable statut, la position sociale d'un individu. Tout ne peut être que jeux, simulations et dissimulations. Ceci sous-entend que la cohésion, autant que la cohérence, de la vie sociale sont régies par des forces d'attraction ou de répulsion. Le plus petit commun dénominateur peut être la mode.

A un premier niveau d'analyse on peut dire, avec Georg Simmel, que la mode « *n'est donc jamais qu'une forme de vie parmi beaucoup d'autres, qui permet de conjindre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la tendance à la distinction individuelle, à la variation* » (Simmel, 1988).

L'imitation, déjà centrale dans l'œuvre de Gabriel Tarde (2001), est selon Simmel une réponse aux phénomènes de fusion et de dissociation sociales : « *L'imitation répond (...) dans tous les phénomènes dont elle est un facteur constitutif, à l'une des tendances fondamentales de notre être, celle qui nous pousse à fonder la singularité dans la généralité, accentuant la stabilité dans le changement. Mais si, à l'inverse, dans la stabilité on cherche le changement, c'est-à-dire la différenciation individuelle, la dissociation d'avec la généralité, alors l'imitation devient un principe négateur et entravant* » (Simmel, 1988). (...)

Un vêtement du pauvre ?

Depuis le Moyen Age, on peut attester de l'existence d'une spécificité du vêtement des pauvres. On peut même ajouter que cette existence se conçoit en opposition avec le vêtement des riches. Une opposition qui, selon l'historien Michel Pastoureau, était fondée sur une différence de teinture : « *Contrairement à une idée reçue, au Moyen Age tous les vêtements sont teints, y compris ceux des classes les plus pauvres. Mais il y a teinture et teinture. Ce qui distingue les vêtements riches des vêtements pauvres, ce n'est pas une opposition entre étoffe teinte et étoffe non teinte, ni même le choix ou la vogue de telle ou telle coloration, mais bien la solidité, la densité et l'éclat de la teinture* » (Pastoureau, 2004).

Ainsi la nature et la qualité de la teinture permettent de marquer les différences sociales : « *Les riches et les puissants portent des vêtements aux couleurs vives, dont la matière colorante pénètre profondément dans la fibre du tissu et résiste à la lumière, au lavage et aux effets du temps. Les pauvres, les humbles, au contraire, portent des vêtements aux couleurs délavées, grisées, parce qu'ils ont été teints avec une matière colorante de moindre prix, presque toujours végétale, qui reste à la surface de l'étoffe et qui disparaît sous l'effet de l'eau ou du soleil* » (idem).

L'invention contemporaine de modes vestimentaires multiples et variées faisant appel à l'imagination et la fantaisie, à la singularité et à l'extravagance, contribue à estomper les lignes frontières que constituaient les vêtements bourgeois et ses usages codifiés. Le vêtement contemporain ne marque pas forcément le fait qu'il existe de moins en moins de règles vestimentaires, mais que celles-ci sont moins tributaires des usages sociaux et des normes de la bienséance. Les clivages vestimentaires se font de plus en plus en termes de sexe et d'indifférenciation des sexes (voire le dimorphisme sexuel de certains vêtements comme le *jean*), d'âge (bien qu'il faille nuancer : les pères s'habillant parfois comme leurs fils et les mères comme leurs filles), d'utilité (distinction entre vêtement de travail et vêtement de loisir, avec ici encore des possibilités de détournement d'usage).

En bref, l'apparence vestimentaire est devenue un ensemble complexe où se combinent des stratégies et des choix individuels, où le cadre et la nature des échanges sociaux influencent les pratiques vestimentaires, où aussi des données marginales comme le temps qu'il fait et les saisons déterminent une conformité utilitaire du vêtement.

1. Variations typologiques

Cette complexité n'épargne pas la tenue vestimentaire des exclus, qui, s'il est vrai qu'il n'existe pas de vêtements spécifiques de l'exclusion, peut en revanche contribuer à caractériser certaines des formes de cette exclusion mettant en jeu la notion d'identité. Une identité qui, sous le strict aspect de la fonction sociale du vêtement, peut se définir comme ce dans quoi l'on se reconnaît et ce dans quoi les autres nous reconnaissent.

L'identité, étant la double affirmation d'une appartenance groupale et d'une différence avec les autres groupes sociaux.

L'exclusion vestimentaire peut être l'expression d'une identité subculturelle soit d'*auto-exclusion* identitaire, soit d'*exclusion-revendication* identitaire, soit d'*exclusion-dissimulation* identitaire, soit d'*exclusion-détournement* identitaire.

Si on prend le vêtement comme expression identitaire d'*auto-exclusion*, dans ce cas le vêtement renvoie aux manifestations d'une identité du rejet avec une remise en question radicale des formes sociales et politiques dominantes. Ce sont par exemple, les hippies et leurs *patchworks* de vêtements exotico-ethniques, les *skinheads* avec leurs vêtements militaires (bombers, et chaussures de saut en parachute) affirmant la violence de leurs revendications, les punks avec un art certain du vêtement usé et déchiré prônant le *no future*. Relèvent aussi de cette typologie d'une identité d'*auto-exclusion* tous les individus plongés dans l'extrême pauvreté et pris dans la spirale de la déchéance sociale. Le vêtement devient sale, élimé et bientôt réduit à une valeur minimale d'usage, n'offre plus à la fin qu'une dérisoire protection (*SDF, routard, etc.*).

Une autre expression identitaire du vêtement est l'*exclusion-revendication*, où le vêtement est stratégiquement utilisé dans une perspective de résistance et d'affirmation-provocation d'une différence fondée sur des bases morales, religieuses, ou partisans. C'est notamment le cas du voile qui, au-delà de son débordement médiatico-politique, pose *in fine* la question suivante : comment une contrainte sociale — toute jeune fille nubile se doit de couvrir l'ensemble de son corps — peut-elle devenir la projection d'une identité culturelle et/ou religieuse ?

Ce type de vêtement manifeste simultanément le désir de s'exclure d'une société laïque — nie toute distinction entre la sphère publique et la sphère privée, et de s'inclure dans une subculture (radicalisme musulman) qui s'oppose à une culture dominante (culture musulmane).

Dans un autre registre, celui de l'*exclusion-dissimulation*, l'expression identitaire se manifeste par une utilisation du vêtement comme revendication d'un statut de « rebelle ». Le rebelle est un urbain, il est intégré sans être intégré dans la mesure où, bien que revendiquant une contestation radicale, ses provocations sont toujours commercialement récupérées (vêtements mais aussi musique). La dissimulation se situe dans cette fausse attitude contestataire. La figure du rebelle se

retrouve, par exemple, dans les *blousons noirs*, les *yé-yé*, les *mods*, les *rockers*, les *rappeurs*, les *gothiques*.

Enfin, pour clore cette typologie succincte, on peut retenir l'utilisation du vêtement comme expression d'une identité d'*exclusion-détournement*. La grande différence avec l'*auto-exclusion* réside dans le fait qu'ici le rejet s'effectue sur un mode ludique, voire burlesque, il n'y a pas de remise en question explicite de l'organisation sociale dominante, mais plutôt un clin d'œil, l'adoption par dérision des formes convenues, une certaine outrance, voire un certain raffinement précieux de la mode. Ce fut, par exemple, le cas en leurs temps des *dandies*, des *edwardians*, des *zazous*, des *teddys boys*, des *mods*.

Mais cette *exclusion-détournement* peut se retrouver dans des pratiques juvéniles comme affirmation identitaire d'appartenance à sa « tribu » : le caleçon pour les garçons et le string pour les filles portés de manière ostentatoire, ou encore les sous-vêtements portés par-dessus les vêtements, la casquette portée à l'envers, la superposition de vêtements, le pantalon trop court ou trop long, trop large ou ultra moulant.

2. La trivialisation du vêtement

Par ailleurs, derrière la circonlocution « jeune de banlieue » se dissimulent aussi les codifications du vêtement dans des formes d'*exclusion/détournement*. C'est, par exemple, le vêtement de sport porté en dehors de toutes activités physiques et qui, selon la marque de référence utilisée (*Adidas*, *Nike*, *Puma*, *Reebok*, *Gola*, *Tacchini*, *HH*, *Arokania*, *M. Dia*, *Lacoste*, etc.), permet d'identifier l'appartenance de l'individu à son groupe identitaire : quartier, bloc, tour, gang, tribu, etc.

A l'opposé de l'échelle sociale, « le jeune des beaux quartiers » (autre circonlocution !) sera identifiable par ses vêtements référencés *Chevignon*, *New Balance*, *Asics*, *Rip Curl*, *Oxbow*, *Quiksilver*, *Vans*, etc. Ceci est à nuancer car les clivages vestimentaires d'appartenance peuvent être non pas en référence à des marques spécifiques, mais peuvent se faire pour une même marque utilisée sur un modèle particulier. On remarquera, enfin que l'âge peut encore moduler ces codages, par exemple la fin de l'adolescence se vivra en *Harris Wilson*, *Dockers*, *Levi's*, *Struggle's*, etc. La mode contemporaine utilise de manière fine et ciblée ces jeux de marques, de modèles qui se situent au premier plan des formes de socialisation en termes d'intégration et d'exclusion.

Enfin, un dernier aspect singulier et exemplaire est à souligner et concerne la particularité du tissu rayé. L'intérêt de ce tissu, c'est qu'il offre de manière transhistorique et récurrente l'exemple d'une expression matérielle d'une forme de stigmatisation sociale absolue. En effet, à l'époque médiévale l'utilisation des tissus rayés, selon Michel Pastoureau, marque de manière ostensible et significative un ostracisme social ; « *il s'agit d'instaurer une ségrégation par le vêtement, chacun devant porter celui de son sexe, de son rang, de son état. Dans de tels systèmes discriminatoires, la rayure apparaît souvent comme la marque par excellence, celle qui se voit le mieux et qui souligne avec le plus de force la transgression, à un titre ou à un autre, de l'ordre social* » (Pastoureau, 1991).

De tels vêtements sont alors réservés aux bâtards, aux serfs, aux criminels et aux condamnés, aux jongleurs et aux bouffons, aux prostituées, mais aussi encore aux lépreux, aux infirmes, aux « bohémiens », aux juifs, à ceux qui ne sont pas

chrétiens et/ou qui présentent des formes de transgression, de marginalité, d'anormalité sociales : « *Tous ces individus transgressent l'ordre social, comme la rayure transgresse l'ordre chromatique et vestimentaire* » (Pastoureau, 1991).

L'actualisation de cette stigmatisation vestimentaire se retrouve dans la remise au goût du jour du tissu rayé dans certains Etats américains d'un vêtement carcéral de ce type, assorti d'entraves et de travaux forcés.

Bien que souvent relégué dans le domaine des apparences, du futile, le vêtement offre une palette explicative et compréhensive du social qui donne un relief singulier aux représentations sociales. Si nous sommes bien des êtres de langage — langage articulé, le vêtement est aussi le support essentiel d'une communication non verbale.

Historiquement, c'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que l'étiquette de cour, c'est-à-dire une codification très stricte des usages du vêtement sous l'Ancien Régime, fut transposée dans la vie courante. La bourgeoisie à l'initiative de cette transposition va progressivement définir et imposer le port du vêtement en fonction des heures de la journée et de la nature de l'activité sociale accomplie. Au XIX^e siècle, on peut dire que la codification est à son développement maximum.

Il existe des vêtements pour les grandes cérémonies de la vie comme la robe et bonnet de baptême, l'aube de communiant, la robe de mariée, l'habit noir de deuil. Il en existe d'autres en fonction des différentes activités sociales de la journée : les robes pour l'après-midi et les robes pour le soir, ou encore l'habit de soirée avec un gilet noir pour les sorties au restaurant et avec un gilet blanc pour les grands dîners mondains, voire aussi le smoking pour les soirées.

Conclusion

On peut dire qu'il n'existe pas un vêtement du pauvre comme au Moyen Age, mais des vêtements de l'exclusion identifiables à partir d'un vaste ensemble d'indices qu'il faut nécessairement identifier et contextualiser.

Bien que les frontières soient fragiles et labiles, le vêtement actuel informe, pour qui sait le lire, sur le sexe, l'âge, l'appartenance et la position sociale, l'exclusion volontaire ou subie, les styles de vie, mais aussi l'économique, le politique, l'esthétique, l'érotique, ou encore le travail et les loisirs, le neuf et l'usagé, le propre et le sale.